

Les “évidences” archéologiques de siège et de prise de villes dans l’Hispanie républicaine: quelques faux indices

David Hourcade*

La réalité des sièges militaires que de nombreuses villes d’Hispanie ont eu à subir à l’époque républicaine n’est pas à démontrer. Il suffit, pour s’en convaincre de lire les récits que les auteurs anciens nous ont laissés des guerres de conquête de la Péninsule au II^e s. a.C., aussi bien que ceux des affrontements survenus au siècle suivant lors des guerres sertoriennes puis civiles¹. On pense bien évidemment aux exemples célèbres de Sagonte², de Carthagène³, de Numance⁴ ou de Lérida⁵, mais il existe des centaines d’autres sièges qui ont concerné des communautés indigènes plus petites et moins prestigieuses⁶.

Bien que, à l’échelle de l’empire, les vestiges de quelques sièges illustres –comme ceux de Numance, d’Alésia ou de Massada– sont désormais bien connus⁷, l’archéologie peine généralement à en révéler les traces. D’un point de vue méthodologique, on remarque d’ailleurs que, malgré des degrés de conservation des vestiges différents et malgré des écarts notables dans les techniques archéologiques employées, ces trois sites se révèlent exemplaires. C’est essentiellement l’originalité des restes qu’on y a découverts qui en fait des sites modèles pour l’étude des indices archéologiques de ce type de conflits armés. En effet, sur ces

* Doctorant Ausonius, Université de Bordeaux. davidhourcade@yahoo.fr. L’auteur tient à remercier Mila Navarro et François Cadiou –les organisateurs bordelais de cette Table Ronde– pour l’avoir invité à présenter cette communication et avoir patiemment relu et annoté les premières versions de cet article.

1 Lors de la Table Ronde “Guerra Hispania. La guerre et ses traces dans la péninsule Ibérique à l’époque de la conquête romaine: approches méthodologiques” tenue à la Casa de Velázquez de Madrid les 23-24 novembre 2007, L. Berrocal a rappelé, dans sa communication, les caractéristiques des différentes guerres qui avaient secoué la péninsule Ibérique au II^e et au I^{er} s. a.C. Alors que les guerres lusitaniennes peuvent être considérées comme des guerres de mouvement, ce n’est pas le cas des guerres suivantes. Les guerres celtibériques sont de type mixte, c’est-à-dire de mouvement et statiques. Les guerres sertoriennes, civiles et cantabriques sont avant

tout des guerres de position où les assauts et les sièges de villes jouent un rôle prépondérant.

2 Liv. 21.7-14; Appien, *Ib.*, 10-19; Sil. 1.271-2. 661; Romeo Marugán 1995, “El asedio y toma de Sagunto”, pp. 241-274 ; Moret 1996, *Les fortifications ibériques*, pp. 242-254.

3 Appien, *Ib.*, 20-22; Polybe, 10.14-20; Liv. 26.41-51.

4 Appien, *Ib.*, 90-98; Florus, 1.34.

5 Caes. *Ciu.* 1.41-63.

6 Pour la liste des sites ibères assiégés entre 237 et 188 a.C., voir par exemple Moret 1996, *Les fortifications ibériques*, pp. 35-36.

7 Sur les vestiges du siège de Numance, voir Schulten 1927, *Numantia* III ; *Id.* 1931, *Numantia* II ; Morales Hernández 2005, “Los campamentos y fuertes romanos”, pp. 251-258. Sur ceux d’Alésia, voir Reddé et von Schnurbein (dir.) 2001, *Alésia* ; Reddé 2003, *Alésia*. Sur ceux de Massada, voir Avi-Yonah *et al.* 1957, *Masada*; Yadin 1967, *Massada* ; Cordente Vaquero 1992, “La toma de Masada”, pp. 155-170.

trois sites, ce ne sont pas les traces laissées lors du siège sur les structures urbaines indigènes que l'archéologie a réussi à mettre en évidence, mais plutôt les vestiges des travaux de fortifications réalisés autour de celles-ci par les armées ennemies. Cette différence est fondamentale. Il faut donc bien comprendre que, si l'on se place du point de vue de l'étude de l'agglomération assiégée, les empreintes laissées par les assaillants (camps, contrevallations, circonvallations, rampes d'assaut,...) se révèlent toutes être des indices de siège de nature indirecte. Les traces archéologiques directes –c'est-à-dire celles qui ont eu un impact matériel sur la ville elle-même– sont là, comme ailleurs, beaucoup plus difficiles à appréhender.

Cette difficulté tient à plusieurs raisons bien connues qui sont indépendantes de la qualité des recherches menées et des méthodes archéologiques employées.

La première est la possible absence de traces laissées. C'est une évidence, mais il faut rappeler que tous les sièges et les prises de villes n'ont pas systématiquement conduit à leurs destructions complètes ou partielles⁸. Bien que toujours traumatisants pour la communauté assiégée, de tels épisodes peuvent en fait atteindre plusieurs niveaux de violence⁹. Deux facteurs entrent principalement en jeu. Celui de la durée du siège, d'une part, et celui du degré de résistance de la communauté assiégée, de l'autre. Si le siège a été rapide, soit parce qu'il a été très efficace, soit parce qu'il n'a pas été mené à terme, on peut concevoir que la ville assiégée n'en portera pas, ou peu, les stigmates. De même, si la population s'est rapidement soumise, ou si un accord a été passé entre les protagonistes, il n'y a pas de raisons pour que la reddition de la ville se soit accompagnée de destructions supplémentaires.

La seconde explication, la plus fréquente, concerne l'effacement de ces traces. L'érosion naturelle peut parfois la justifier. Pourtant, le plus souvent, ce sont les reconstructions et les réaménagements postérieurs aux sièges qui sont la cause principale de la disparition de ces indices. Il faut en effet rappeler que le siège et la prise d'une ville ne conduisent que rarement à l'abandon définitif d'un site. L'occupation perdure le plus souvent et elle s'accompagne inévitablement de multiples travaux de réaménagement.

Au final, pour que l'archéologie puisse repérer les indices matériels d'un siège subi par une aggloméra-

tion, il faudrait donc non seulement que sa prise ait été violente, mais aussi que les traces de destruction qui l'accompagnent aient été "fossilisées", c'est-à-dire non perturbées. Ceci ne peut se concevoir que si le site a été immédiatement abandonné, ou si les niveaux de destruction engendrés ont été scellés par l'apport d'autres remblais, sans nettoyage préalable¹⁰.

Dans ces conditions, on comprendra que les chances de mettre au jour les preuves directes d'un siège urbain sont relativement minces. Pourtant, puisque l'Hispanie romaine a été le théâtre de très nombreux conflits, notamment à l'époque républicaine, nombreux sont les archéologues péninsulaires qui tentent d'interpréter les vestiges qu'ils mettent au jour à la lumière des sièges, éventuels ou avérés, que les agglomérations antiques qu'ils fouillent auraient subies.

Dans la majorité des cas, trois types d'indices –ou supposés tels– sont mis en avant. Le premier est la construction de nouvelles fortifications urbaines. Le second est la présence d'armes sur le site, alors que le troisième est sa destruction et son abandon. Bien que ces trois éléments ne sont généralement pas cumulés sur un seul et même site, il arrive que ce soit parfois le cas, comme sur celui d'Azaila (Cabezo de Alcalá, Azaila, Teruel). Si, à première vue, il semble légitime de penser que ces trois types d'indices peuvent clairement témoigner de la réalité d'un conflit armé, je pense que l'on peut parfois tout aussi bien en proposer une autre lecture: civile, civique et pacifique ou, du moins, démilitarisée.

Les quelques remarques générales qui suivent se veulent être essentiellement d'ordre méthodologique. Il ne s'agit pas de présenter ici un travail exhaustif sur l'ensemble des villes hispano-romaines qui auraient subi un siège. Mon but est plutôt de montrer, à l'aide de quelques exemples précis pris essentiellement le long la vallée de l'Èbre et de la côte catalane, combien l'interprétation militaire que l'on peut faire de certains indices archéologiques est parfois aléatoire et dépend beaucoup, en fait, de certains présupposés historiographiques. La première question que l'on peut, semble-t-il, légitimement se poser c'est de savoir si la construction, par une communauté urbaine donnée, d'un nouveau système de fortifications peut et doit, ou non, être comprise comme l'indice de la préparation de cette ville à subir un siège imminent.

8 Sur les différentes techniques de siège et de prise de villes voir, par exemple, Sauvage 1991, "Le siège des villes fortifiées", pp. 56-63 ; Sáez Abad 2003, "La Poliorcética", pp. 19-40 ; Campbell 2005, *Siege Warfare* ; Quesada Sanz 2007, "Asedio, sitio, asalto", p. 77, fig. 1.

9 Sur le pillage et le viol commis lors des prises de villes par l'armée romaine, voir Ziolkowski 1993, "*Urbs direpta*", pp. 69-91.

10 C'est ce qui s'est passé, par exemple, à Valence, après la prise de la ville 75 a.C. C'est parce que le bâtiment qui abritait les restes des corps mutilés par les soldats de Pompée s'est effondré sur les cadavres et les armes que ceux-ci ont été préservés. Ribera i Lacomba et Calvo Gálvez 1995, "La primera evidencia arqueológica", pp. 19-40.

Que l'on me comprenne bien, il ne s'agit pas là de douter du rôle ou de l'efficacité des fortifications urbaines¹¹. Il est clair que les murailles sont avant tout construites pour assurer la sécurité des habitants. Leur fonction première est de servir à leur défense et à leur protection. En ce sens, les récits des historiens antiques nous rappellent qu'elles remplissent généralement parfaitement leur rôle. C'est rarement lors d'un assaut que les villes sont prises. Le plus souvent, elles le sont par ruse, par trahison ou à la suite d'un long siège au cours duquel les habitants ont été affamés ou sont tombés malades¹². Ce n'est donc pas la capacité de résistance des fortifications qui est généralement en cause, mais plutôt celle des défenseurs. Il ne fait non plus aucun doute que les fortifications sont liées, d'une façon ou d'une autre, à la guerre. Celle-ci fait partie des multiples menaces contre lesquelles les communautés tiennent ainsi à se prémunir¹³. Mais il s'agit souvent de la peur d'une guerre virtuelle, c'est-à-dire éventuellement à venir, et non de celle d'une guerre réelle ou déclarée¹⁴. La différence est importante¹⁵.

À ma connaissance, il n'existe aucun cas avéré de murailles urbaines ou de système de fortifications entièrement construits par une ville pour se protéger au cours d'une guerre déclarée. Pourtant, de nombreux archéologues et historiens considèrent généralement que c'est la peur d'un conflit imminent, ou en cours, qui

a poussé les communautés urbaines qu'ils étudient à construire une nouvelle enceinte fortifiée autour de leurs villes préexistantes. Cette "peur de l'invasion" qui conduirait les villes à se fortifier est un thème que l'on rencontre fréquemment dans les études menées sur les villes hispano-romaines de la seconde moitié du III^e s. p.C.¹⁶. On retrouve aussi parfois cette idée dans des travaux consacrés à l'étude de la situation du monde indigène peu avant le déclenchement de la seconde guerre punique¹⁷ ou dans ceux qui évoquent d'autres "incursions barbares" plus tardives comme celles des Cimbres en 104 a.C.¹⁸, dans le nord-est de la péninsule, ou les raids des Maures, dans la vallée du Guadalquivir de la seconde moitié du II^e s. p.C.¹⁹ Mais ce sont surtout les guerres civiles –celles de Sertorius d'abord, puis celles du milieu du I^{er} s. a.C.–, qui seraient, selon de nombreux chercheurs, la cause de la fortification de plusieurs villes.

Ainsi, on considère parfois que les fortifications de *Bibilis* ("Cerro de Bámbola", Calatayud, Saragosse), de *Libisosa* ("Cerro del Castillo", Lezuza, Albacete), d'Olite (Navarre), de Sant Juliá de Ramis (Géronne) ou de *Sisapo* ("La Bienvenida", Almodovar del Campo, Ciudad Real) ont été élevées au moment et à cause des guerres sertoriennes. Elles témoigneraient des sièges et des attaques que ces villes s'apprétaient à supporter. De même, on a pendant longtemps pensé que

11 Je n'entrerai pas ici dans le débat concernant le degré de sophistication tactique des fortifications ibériques antérieures au début du I^{er} s. a.C. Sur ce point, je pense néanmoins qu'il est préférable de suivre les conclusions critiques de P. Moret et F. Quesada. Pour une interprétation *a minima* de leurs possibilités tactiques, voir Moret 1996, *Las fortificaciones ibéricas*, pp. 237-263; Moret 2001, "Del buen uso", pp. 137-144; Quesada Sanz 2001, "Entorno al análisis táctico", pp. 145-154; *Id.* 2007, "Asedio, sitio, asalto", pp. 88-95. *Contra*, Gracia Alonso 1997, "L'artillerie romaine", pp. 201-231; *Id.* 2000, "Análisis táctico", pp. 131-170; *Id.* 2001, "Sobre fortificaciones ibéricas", pp. 155-166; *Id.* 2003, *La guerra en la Protohistoria*; *Id.* 2006, "Las fortificaciones ibéricas", pp. 63-122.

12 Sur l'efficacité des techniques de siège dans le monde romain ou hispano-romain, voir, par exemple, Sáez Abad 2003, "La poliorcética"; Campbell 2005, *Siege Warfare*. Pour le monde grec, voir, entre autres, Ducrey 1986, "Les fortifications grecques", pp. 133-142.

13 Il existe de nombreux dangers extérieurs –naturels, animaux ou humains– contre lesquels les murailles permettent de se protéger. Néanmoins, pour qu'un péril militaire puisse être évoqué, il faut que les fortifications urbaines érigées soient pourvues de plusieurs structures caractéristiques qui ne peuvent s'expliquer que par la volonté de se défendre contre des techniques de sièges ou des machines employées par une armée ennemie. C'est ce que rappelle Marsden 1969, *Greek and Roman Artillery*, pp. 150-sq.

14 À ce propos, F. Quesada emploie utilement le concept de "amenaza percibida" ("Asedio, sitio, asalto", p. 76).

15 C'est d'ailleurs pour cela qu'il est illusoire de penser qu'un système de fortifications donné peut refléter avec précision le type de machines de siège et de techniques employé par l'armée des assaillants. Les architectes responsables des travaux de défense urbaine s'inspirent certes des données mili-

taires connues et en vogue à l'époque, mais ils n'ont bien évidemment aucun moyen de savoir quel type de machinerie sera éventuellement employé contre elles. L'aspect surdimensionné que les murailles ont parfois rappelle que leur objectif est avant tout d'impressionner et de dissuader les éventuels assaillants. Elles ne sont pas le miroir fidèle des techniques poliorcétiques ennemies.

16 Johnson 1983, *Late Roman Fortifications*. Pour une vision plus critique, voir Fernández Ochoa et Morillo Cerdán, 1991, "Fortificaciones de época Bajoimperial, I", pp. 227-259; *Id.* 1992, "Fortificaciones de época Bajoimperial, II", pp. 319-360; *Id.* 2002, "Entre el prestigio y la defensa", pp. 577-589.

17 Olesti-Vila 2006, "El control de los territorios", pp. 119-148. Constatant l'"incastillamiento" de nombreuses agglomérations ibériques vers la fin du III^e s. a.C., il en conclut que "parece que claramente el mundo indígena es consciente de la inmediatez del conflicto" (pp. 124-125).

18 Ce raid (Liv. *Per.* 67) aurait conduit à la (re)fortification de sites comme Burriac, ou à la création de villes fortifiées comme Badalona, Géronne, Guissona ou Isona. C'est l'hypothèse émise par Guitart i Duran 1994, "Un programa de fundaciones urbanas", pp. 205-213; *Id.* 2006, "Iluro, Baetulo, Ileso", pp. 51-61; Barberà i Farràs 1982, "Burriac", pp. 186-187; Comas et Padrós 1992, *Baetulo*; Nolla 1988, "*Gerunda*", pp. 69-108; Amela Valverde 2000, "Las ciudades fundadas", pp. 7-41; Guitart et Pera 1995, "En torno al urbanización romana", pp. 339-349; Payà, Puig et Reyes 1994, "Primeres datacions", pp. 151-172.

19 Grünhagen 1982, "Cronología de la muralla de Munigua", pp. 315-328; Hauschild 1994, "Murallas de Hispania", pp. 223-232. Ce dernier considère que les incursions des années 170/171 p.C. "hicieron necesarias nuevas construcciones defensivas en los municipios de la Baetica" (p. 228).

les remparts d'*Urso* (Osuna, Séville) auraient été construits au printemps 46 a.C. par l'armée pompéienne en préparation du siège que César s'apprêtait à faire subir à la ville²⁰. Aucun des exemples cités ne me semble pourtant être convaincants.

J'ai déjà démontré ailleurs que, dans le cas d'Osuna (Séville), aucun des arguments archéologiques avancés par R. Corzo n'était suffisant pour accepter les conclusions chronologiques auxquelles il avait abouti²¹. Il me semble que la stratigraphie du site, ainsi que les caractéristiques de la portion d'enceinte fouillée, indiquent que le monument date de l'époque préromaine et non des guerres civiles²². Que la ville ait subi le siège de l'armée césarienne ne fait pourtant aucun doute. Les sources littéraires l'attestent clairement²³. Mais elles montrent aussi que non seulement les fortifications de la ville préexistaient à l'arrivée des soldats de Pompée, mais aussi qu'elles ne semblent avoir fait l'objet d'aucun aménagement supplémentaire.

Sur le site de *Libisosa* (Lezuza, Albacete), les fortifications concentrent l'attention des chercheurs depuis une dizaine d'années²⁴. La fouille de la "porte nord" a permis aux archéologues d'émettre l'hypothèse que les murailles de la ville dataient de la fin du premier quart du I^{er} s. a.C. (fig. 1). Selon eux, elles auraient été cons-

truites dans l'urgence, au cours des guerres sertoriennes, et selon des techniques proches de celles des camps militaires²⁵. De leur point de vue, l'arasement du quartier artisanal, sur lequel s'élève la "porte nord", aurait été rendu obligatoire par l'impérieuse nécessité d'élever des remparts afin de se prémunir contre un probable siège.

Les sources littéraires ne permettent pourtant pas de penser qu'un tel siège ait eu lieu, ni qu'un tel risque ait existé. C'est uniquement la présence de fortifications autour de la ville qui a conduit les chercheurs à vouloir y voir l'indice d'un contexte militaire troublé et la preuve d'un probable assaut contre lequel il fallait se défendre.

Il me semble pourtant que les restes défensifs mis au jour évoquent plus une refondation urbaine que la peur d'un siège imminent. En effet, les vestiges de la porte ne me paraissent pas évoquer ceux d'un camp militaire construit dans l'urgence. Le plan de la porte –à flanquement double–, ainsi que ses mesures –toutes proportionnelles à la largeur de la courtine– témoignent, au contraire, d'un programme architectural soigné (fig. 1). De même, je ne vois pas en quoi le quartier artisanal préexistant était un obstacle à l'érection des fortifications et de la porte. Si la peur d'une attaque

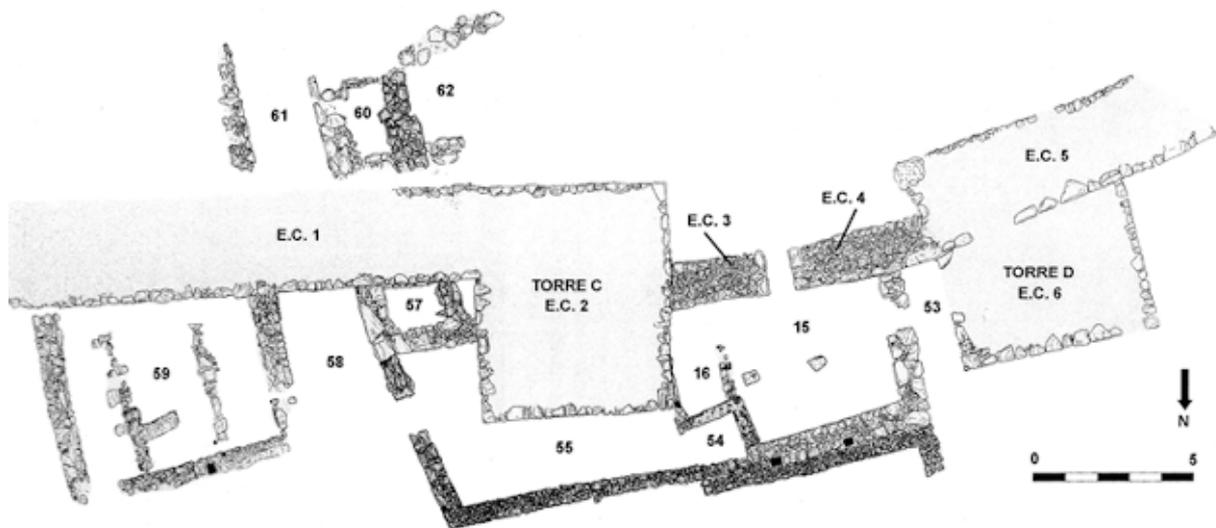


Figure. 1. Plan de la "porte nord" de la ville de *Libisosa* (Cerro del Castillo, Lezuza, Albacete) (d'après Uroz Sáez et Márquez 2002, "La puerta norte de *Libisosa*", p. 243).

20 Corzo Sánchez 1977, *Osuna*; Corzo Sánchez 1979, "Arqueología de Osuna", pp. 117-135.

21 Hourcade 2003, "Les murailles des villes romaines", pp. 297-324.

22 Il semble que cette datation préromaine soit désormais acceptée. Ruiz Cecilia et Pachón Romero 2005, "La muralla Engel/Paris", pp. 383-423; Caballos Rufino 2006, "De *Urso* a *Colonia Genetiva Iulia*", pp. 307-431.

23 *B. Hisp.* 41.3-5.

24 Uroz Sáez et Márquez Villora 2002, "La puerta norte de *Libisosa*", pp. 239-244; Uroz Sáez, Molina Vidal, Poveda Navarro et Márquez Villora 2004, "Aproximación al conjunto arqueológico", pp. 181-191; Uroz Sáez, Poveda Navarro et Márquez Villora 2006, "La Puerta Norte de *Libisosa*", pp. 173-184.

imminente avait été la cause principale de la construction de la muraille, il aurait été plus rapide, plus simple et moins coûteux d'englober ce quartier dans l'enceinte en faisant passer son tracé quelques mètres plus au nord. De plus, il aurait sans doute été plus commode d'installer la nouvelle porte à l'extrémité de la rue préexistante qui passait 5 m plus à l'est (fig. 1, n° 58 et 61).

En arasant le quartier artisanal et en déplaçant la nouvelle porte par rapport à l'ancienne rue, les habitants de *Libisosa* se sont contraints à planifier de nouveau l'organisation urbaine de la zone. Ces indices paraissent donc peu compatibles avec l'idée d'une fortification construite dans la hâte en temps de guerre. Je pense que l'érection de l'enceinte et de la porte s'accompagne de la volonté d'effacer les vestiges d'un urbanisme antérieur et d'en superposer un nouveau, distinct. Ceci évoque bien plus, selon moi, la mise en place d'une nouvelle trame urbaine et la fondation d'une nouvelle cité.

Le problème principal reste alors de dater cette hypothétique refondation de *Libisosa*. Puisque le matériel mis au jour permet de proposer la fin du premier quart du I^{er} s. a.C. comme *TPQ*²⁵ et le début du I^{er} s. p.C. comme *TAQ*, je pense qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les fouilles en cours et à venir finissent par montrer que l'enceinte de la ville appartient en fait à une refondation de la seconde moitié du I^{er} s. a.C., voire à la nouvelle colonie fondée, au plus tard, par Auguste²⁷.

En ce qui concerne l'enceinte de *Bilbilis* (Calatayud, Saragosse), les données chronologiques sont relativement confuses. À la suite des sondages qu'il avait effectué dans les années 1970, M. Martín-Bueno avait d'abord conclu à la construction de l'enceinte dans le premier tiers du I^{er} s. a.C. Il y voyait même la trace du conflit sertorien qui avait secoué la région²⁸. Selon lui, les fortifications ne pouvaient avoir été élevées qu'à cause de l'imminence d'un conflit ou d'un siège. Son schéma de pensée était donc le même que celui des fouilleurs de *Libisosa*.

Depuis, son interprétation chronologique de l'édifice a légèrement changé. Il considère désormais que l'enceinte a d'abord été construite entre la fin du II^e s. et le début du I^{er} s. a.C., puis qu'elle a été agrandie à l'époque augustéenne²⁹. Selon cette interprétation, la première enceinte aurait une fonction défensive, liée à un contexte militaire troublé, alors que la seconde serait simplement symbolique ou honorifique.

En fait, puisqu'aucune des caractéristiques techniques de l'édifice ne semble indiquer l'existence de deux phases de construction, il est plus simple de n'y voir qu'un seul et même monument. De même, puisque les fouilles récentes du site –extensives et minutieuses– n'ont pas réussi à démontrer l'hypothèse de l'existence d'une agglomération antérieure au milieu du I^{er} s. a.C.³⁰, il est préférable de penser que les fortifications de *Bilbilis* ont été érigées lors de la fondation de la ville à l'époque césarienne ou proto-augustéenne. Elles ne seraient donc pas liées à un contexte de guerre, mais accompagneraient et témoigneraient, plus simplement, de l'urbanisation du nouveau municipes.

La situation est relativement similaire à Olite (Navarre). Les chercheurs modernes considèrent généralement que l'enceinte urbaine date de l'époque augustéenne ou julio-claudienne³¹. Ils pensent aussi que l'actuel Parador s'élève sur les vestiges d'un *prae-sidium* urbain construit lors des guerres sertoriennes.

Pourtant, aucun indice archéologique n'étaye une telle hypothèse. Les fouilles archéologiques n'ont jusqu'à présent pas permis de confirmer l'hypothèse d'une occupation tardo-républicaine et proto-impériale du site. De plus, la datation julio-claudienne de l'enceinte paraît peu vraisemblable à cause des caractéristiques techniques de celle-ci et de la faible superficie qu'elle délimite (moins de 2 ha).

Il me semble donc préférable de penser que, non seulement, l'enceinte d'Olite ne date pas de l'époque romaine –elle est en fait plus certainement médiévale³²–, mais aussi que la prétendue "forteresse" sertorien n'existe pas et qu'elle n'est qu'un des éléments du château plus tardif.

25 Uroz Sáez et Márquez Villora 2002, "La puerta norte de *Libisosa*", p. 241; Uroz Sáez, Molina Vidal, Poveda Navarro et Márquez Villora 2004, "Aproximación al conjunto arqueológico", p. 183; Uroz Sáez, Poveda Navarro et Márquez Villora 2006, "La Puerta Norte de *Libisosa*", pp. 180-183.

26 Uroz Sáez, Molina Vidal, Poveda Navarro et Márquez Villora 2004, "Aproximación al conjunto arqueológico", p. 183; Uroz Sáez, Poveda Navarro et Márquez Villora 2006, "La Puerta Norte de *Libisosa*", p. 174.

27 Plin. *Nat.* 3. 25.

28 Martín-Bueno 1975, *Bilbilis*, p. 174, n. 84 et p. 210.

29 Martín-Bueno 1982, "Nuevos datos", p. 103; *Id.* 1987, "Los recintos augusteos en Hispania", pp. 119-122; *Id.* *Bilbilis Augusta*, p. 48; Martín-Bueno et Sáenz Preciado 2005, *Bilbilis*, p. 24.

30 Martín-Bueno et Sáenz Preciado 2001-2002, "La *insula I* de *Bilbilis*", pp. 127-158; *Id.* 2003, "El Barrio de las Termas de *Bilbilis*", pp. 355-362; *Id.* 2004, "Excavaciones arqueológicas en *Bilbilis*", pp. 473-487; *Id.* 2005, "Municipium Augusta *Bilbilis*", pp. 343-354.

31 Jusué Simonena 1984, "Recinto amurallado de la ciudad de Olite", pp. 227-247; Ramos Aguirre 1987, "Cuestiones sobre las fortificaciones romanas de Olite", pp. 577-580.

32 C'est l'idée que propose Cabañero Subiza 1991, "La madina islámica de Olite", pp. 303-320. En effet, on ne peut que reconnaître les similitudes évidentes que l'enceinte de Olite partage avec les autres fortifications d'époque musulmane de la région. Voir Esco et Sénac 1991, "Le peuplement musulman", pp. 57-61; Sénac 2000, *La frontière et les hommes*.

Les études menées sur les fortifications tardo-républicaines de Sant Julià de Ramis (Gérone) et de *Sisapo* ("La Bienvenida", Almodovar del Campo, Ciudad Real) se révèlent, elles aussi, particulièrement intéressantes pour la compréhension de la démarche méthodologique suivie par de nombreux chercheurs qui travaillent sur des sites urbains fortifiés.

Dans le premier cas, les fouilleurs avaient d'abord pensé que la muraille de l'agglomération indigène de Sant Julià de Ramis avait été construite, par étapes, à l'époque préromaine³³. En effet, le mobilier mis au jour dans les premiers sondages les avaient conduit à penser que l'enceinte avait été élevée au début du IV^e s., puis complétée au début du II^e s. a.C. Ce réaménagement était, selon eux, le témoin ou la conséquence directe de la campagne de Caton de 197/195 a.C. Dans leur raisonnement, les chercheurs mettaient en avant le rôle défensif du second édifice et ils expliquaient sa construction par une période d'instabilité militaire. Néanmoins, la poursuite des fouilles du site a mis en lumière les limites de ce cheminement intellectuel. L'ouverture de nouveaux sondages a permis de se rendre compte que la muraille avait, en fait, été construite en une seule phase, vers 100 a.C.³⁴ À la même époque, l'agglomération était entièrement réorganisée et un nouveau temple de type italique était élevé³⁵. Les fortifications du site ne témoignaient donc pas de la peur d'un siège lié à la présence de l'armée romaine, mais étaient, en fait, l'indice de la mise en place d'un nouvel urbanisme.

La situation est identique à *Sisapo* (La Bienvenida, Almodovar del Campo, Ciudad Real). À la fin des années 1980, les fouilleurs avaient mis au jour, au nord du site, dans le secteur 2, les vestiges d'un édifice tardo-républicain qu'ils avaient alors interprété comme la muraille de la ville³⁶. Comme le mobilier découvert permettait de proposer une datation de la fin du II^e s. ou du début du I^{er} s. a.C., ils en avaient déduit que cette fortification avait sans doute été érigée à cause des guerres sertoriennes et des troubles qu'elles avaient causés. En fait, on sait désormais que les structures dégagées dans le secteur 2 n'ont rien de défensif. Elles appartiennent à un édifice civil, public ou plus proba-

blement privé³⁷. Pour sa part, la véritable fortification d'époque tardo-romaine de *Sisapo* a été mise au jour en 2000 sud de la ville, près de la porte sud-est, dans le secteur 5³⁸. Il s'agit d'une muraille à casemates qui s'élève sur les vestiges d'une fortification "de bastions" d'époque antérieure. Elle est désormais datée du milieu du II^e s. a.C.³⁹

Une fois encore, la présence de cette seconde enceinte fait l'objet d'interprétations contradictoires. En effet, les chercheurs s'accordent, tout d'abord, à penser que cet aménagement est la conséquence de la mainmise romaine sur l'oppidum indigène et sur la région qui l'entoure. La construction de la muraille serait donc due au passage de l'agglomération dans l'orbite de la colonie de Cordoue, au moment où Rome décide de s'intéresser à l'exploitation minière de la région⁴⁰. La raison de la présence de cette seconde enceinte est résumée de la sorte: "su concepto y dirección deberían relacionarse con la estabilización y el control militar del territorio circundante" par Rome⁴¹. Pourtant, les mêmes chercheurs ajoutent, quelques lignes plus loin, que "resulta en verdad tentador relacionar su levantamiento con la inquietud que debió sacudir esta región ante los acontecimientos desencadenados por las correrías de Viriato".

De mon point de vue, cette dernière remarque s'accorde mal avec les vestiges mis au jour. À l'époque de l'érection de la muraille à casemates sud-est, la ville indigène de *Sisapo* était déjà entourée d'une fortification plus ancienne. Il est fort probable que l'efficacité de celle-ci aurait été suffisante dans la mesure où, par la suite, elle a continué à défendre le site pendant plusieurs siècles. Il est en effet important de souligner que la nouvelle muraille ne remplace pas partout l'ancienne fortification. D'après les photographies aériennes et les prospections, la muraille "à casemates" s'apparente plus à un réaménagement de la zone d'entrée méridionale. Il me semble qu'en élevant de nouveaux tronçons près de la porte principale de l'agglomération, les habitants ont surtout cherché à rendre l'accès à la ville plus majestueux. Selon moi, on touche là au domaine de la magnificence politique et civique, plus qu'à celui de la crainte et de l'insécurité.

33 Burch 1995, "El poblado ibérico de Sant Julià de Ramis", pp. 90-92.

34 Burch *et al.* 2000, "La fi del món ibèric", pp. 135-146.

35 Nolla i Brufau 2006, "The integration of NE Iberian communities", pp. 44-50.

36 Fernández Ochoa et Zarzalejos Prieto 1992, "Excavaciones en la antigua *Sisapo*", p. 28; Fernández Ochoa *et al.* 1994, *Sisapo I*, p. 30.

37 Zarzalejos Prieto, Fernández Ochoa et Hevia Gómez 2004, "El proyecto *Sisapo*", p. 164.

38 Zarzalejos Prieto et Esteban Borrajo 2007, "La secuencia defensiva", pp. 281-303.

39 Elle avait, dans un premier temps, été datée de la fin du III^e ou du début du II^e s. a.C. (Zarzalejos Prieto, Fernández Ochoa et Hevia Gómez 2004, "El proyecto *Sisapo*", p. 169). L'analyse plus approfondie du mobilier céramique découvert a permis d'ajuster la datation et de l'abaisser au milieu du II^e s. a.C. (Zarzalejos Prieto et Esteban Borrajo 2007, "La secuencia defensiva", pp. 291-298).

40 Zarzalejos Prieto et Esteban Borrajo 2007, "La secuencia defensiva", pp. 299-300; Fernández Ochoa et Zarzalejos Prieto 2003, "Minería y estrategias de poblamiento", pp. 260-262.

41 Zarzalejos Prieto et Esteban Borrajo 2007, "La secuencia defensiva", p. 300.

On le voit, malgré les hypothèses fréquemment émises à leur sujet, aucun des sites étudiés ci-dessus ne permet de conclure que les remparts qui les protègent ont été érigés en temps de guerre pour se prémunir d'un siège imminent. La construction de nouvelles fortifications n'est donc pas l'indice matériel d'un conflit militaire déclaré ou en cours. Elle témoigne plus simplement de la (ré)organisation et/ou de la (nouvelle) urbanisation de l'agglomération.

Ces conclusions ne doivent pas surprendre: les sources littéraires ne disent pas autre chose. Elles nous rapportent qu'en temps de guerre, les cités n'ont ni le temps ni les moyens de réaménager en totalité leurs défenses. Il suffit de rappeler que, en 153 a.C., les Ségédans ont dû renoncer à achever la construction de la nouvelle enceinte qu'ils avaient entamée près d'un an auparavant et ont dû quitter précipitamment leur cité en apprenant l'arrivée des troupes de Nobilior⁴². En fait, devant l'imminence d'un siège, les communautés ne font, au mieux, que compléter ou renforcer les fortifications préexistantes. Parfois, il arrive même qu'aucun aménagement supplémentaire ne soit ajouté. Cela n'a d'ailleurs rien à voir avec la dureté du siège qui se prépare, mais davantage avec la confiance que les assiégés ont en leurs défenses, avec l'état d'entretien dans lequel elles se trouvent à ce moment précis, ainsi qu'avec les moyens techniques, financiers et humains, dont ils disposent. Ainsi, on peut remarquer que lors des sièges de Sagonte et Numance, ni les sources littéraires, ni l'archéologie, ne permettent de penser que les assiégés ont entrepris des travaux de défense supplémentaires.

Néanmoins, le plus souvent, la communauté assiégée se contente, au début du siège, de réparer les défenses préexistantes. Ainsi, en août 75 a.C., Sertorius –cherchant à tromper Metellus en lui faisant croire qu'il s'apprêtait à soutenir un siège– se retire dans une ville *Segontia*, au sommet d'une montagne, près de dont "il répara les remparts et fortifia les portes"⁴³. Les réfections peuvent aussi avoir lieu au cours

du siège lui-même. Ainsi, Appien nous apprend que, lors du siège d'*Intercatia* par Lucullus en 151 a.C., une partie des remparts de la ville avait été détruite par l'artillerie romaine, mais que "pendant la nuit, les Barbares reconstruisirent le pan de mur écroulé"⁴⁴. La population d'*Illiturgi* avaient fait de même en 206 a.C. face aux troupes de Scipion. Tite-Live, dépeignant la solidarité des habitants de la ville, les décrit "pass(ant) les munitions aux combattants et apport(ant) des pierres (*saxa*) sur les remparts à ceux qui travaillent à les réparer"⁴⁵.

La communauté, ou les troupes qui se sont réfugiées dans la ville, peuvent aussi compléter les fortifications déjà érigées par des ajouts ponctuels. Il ne s'agit alors souvent que de constructions plus légères et temporaires. Elles sont généralement élevées en bois ou en terre⁴⁶. Ainsi, à Munda, au printemps 46 a.C., les armées assiégées élèvent une barricade supplémentaire que le Pseudo-César qualifie de "sorte de rempart"⁴⁷. De même, il est probable qu'une partie des tours en bois construites par les habitants de *Contrebia*⁴⁸ et d'*Ategua*⁴⁹ aient été ajoutées au moment des sièges que ces villes ont respectivement supportés en 77 et 45 a.C.

On le voit, les sources littéraires prouvent indéniablement que pour faire face au siège, les villes engagent souvent de nouveaux travaux de défense. Mais elles montrent également que ces aménagements sont ponctuels. Ce sont des ajouts ou des réparations. Non des constructions extensives.

On s'en doute, le principal problème soulevé par ces (ré)aménagements est que ceux-ci se révèlent extrêmement difficiles à déceler archéologiquement. En effet, si, comme c'est le plus probable, les améliorations apportées aux défenses préexistantes se sont concentrées sur la partie haute des murs, il y a peu de chance que les fouilles en retrouvent la trace. De même, on sait aussi combien il peut parfois être difficile de repérer, en cours de fouilles, les vestiges de constructions de terre non massive ou de bois.

42 Appien, *Ib.* 45, 184. Les fouilles récemment réalisées sur le site de "Segeda 1" (Poyo de Mara, Mara, Saragosse) ont mis au jour une partie de ce rempart. En dernier lieu, voir Burillo 2006, "La ciudad estado de Segeda I", pp. 203-240. Les archéologues considèrent que la muraille découverte n'a effectivement jamais été terminée: Burillo 2003, "Segeda, arqueología y sinecismo", p. 213.

43 Plutarque, *Sertorius*, 21.4.

44 Appien, *Ib.*, 54.228.

45 Liv. 28.19.13.

46 On pourrait donc être tenté de penser que la nature des matériaux employés dans les fortifications reflète, en partie, la rapidité avec laquelle elles ont été élevées. Dans cette optique, on pourrait en déduire que les remparts de pierre sont des constructions élevées en période de paix sur des temps assez longs, alors que les talus de terre l'ont été plus rapidement, sous la pression d'une menace plus forte. C'est une des

hypothèses que formule S. Krausz au sujet de quelques enceintes gauloises du Second Âge du Fer. Krausz 2007, "Les remparts celtiques du centre de la France", pp. 135-147; *Ead.* 2006-2007, "La topographie et les fortifications celtiques", mis en ligne le 08 avril 2008. URL: <http://racf.revues.org/index632.html>. Elle considère ainsi que le premier rempart de Chateaumeillant, de type *muris gallicus* et érigé vers 100 a.C., est un ouvrage de prestige peu propice à assurer la défense de l'agglomération, alors que le talus massif de terre de "type Fécamp", postérieur, pourrait avoir été élevé au moment de la Guerre de Gaules, pour se protéger des armées césariennes.

47 "prope murum" (*B. Hisp.* 29.6).

48 Liv. *Per.* 91. fr. 21.1.

49 *B. Hisp.* 18.7-8; Blanco Freijeiro 1983, "Ategua", pp. 93-135.

Le deuxième problème que posent ces réfections ou ajouts ponctuels, éventuellement repérés, est celui de leur datation et de leur association à un conflit. Comment savoir, par exemple, si les traces de réparation mises parfois au jour sur les parements des murailles appartiennent à des consolidations effectuées en contexte de guerre plutôt qu'à des travaux d'entretien annuel?

C'est ce type de question qui se pose au sujet des tours de la première muraille de la colonie latine de *Corduba* (Cordoue). Ainsi, on considère parfois que les tours rectangulaires qui flanquent l'enceinte républicaine ont été ajoutées lors des guerres civiles pour renforcer les défenses de la ville⁵⁰. À l'origine, la première fortification, datée de la seconde moitié du II^e s. a.C., est en effet scandée de tours semi-circulaires. Or, les vestiges des tours rectangulaires mises au jour dans la partie nord de l'agglomération montrent qu'elles performent une partie du rempart préexistant. Elles lui sont donc clairement postérieures. A. Ventura propose d'y voir l'indice matériel d'une phase d'insécurité militaire. Pourtant, il me semble qu'il ne dispose d'aucun argument chronologique en ce sens. Les fouilles d'une des tours mise au jour Plaza de Colón me paraît même, au contraire, indiquer une datation impériale⁵¹. En fait, je pense que l'ajout de ces tours rectangulaires est une conséquence de la refondation coloniale augustéenne et de la construction d'une nouvelle muraille dans la partie sud de la ville. Elles ont conduit au réaménagement partiel de l'ancienne fortification urbaine. On sait ainsi qu'au début du I^{er} s. p.C., les portes d'époque républicaines ont été transformées, que la courtine nord a été ponctuellement renforcée et qu'un nouveau fossé a été creusé⁵². L'ajout de tours rectangulaires le long du rempart républicain me semble donc plus s'inscrire dans ce même schéma de réorganisation urbaine et civique de la colonie que dans celui d'une amélioration de sa défense lors d'un conflit armé.

Un dernier exemple permet de prendre une nouvelle fois la mesure des difficultés que l'on peut rencontrer à dater certains vestiges urbains défensifs et à les interpréter en voulant les mettre en relation avec des épisodes militaires. Il s'agit de celui de la porte nord-est du site de Castellar de Meca (Ayora, Valence).

Cette porte charretière, aménagée sur le tracé du "camino hondo" du versant oriental du site, est un édifice à recouvrement flanqué de deux tours polygonales (fig. 2). Les fouilleurs considèrent qu'elle date du III^e s. a.C. comme l'ensemble des fortifications de l'agglomération. Selon eux, en effet, le site aurait été abandonné au lendemain de la conquête romaine⁵³. Ils pensent également que c'est à la suite du siège de l'agglomération par des troupes romaines que celle-ci aurait été évacuée puis temporairement transformée en un *castellum* tenu par une petite garnison⁵⁴. Ce serait d'ailleurs au cours de ce siège, inconnu des sources, que la porte principale aurait fait l'objet d'un "amurallamiento" délibéré (fig. 2). La découverte de plusieurs blocs de pierre, posés perpendiculairement à l'entrée et recouvrant les ornières du chemin, a conduit les archéologues à penser que cet accès avait été obturé pour éviter le passage des troupes ennemies⁵⁵. Conscients de l'originalité de leur hypothèse, ils regrettent d'ailleurs qu'aucun autre exemple de ce genre d'aménagement n'ait été étudié ou mis au jour dans la péninsule.

En fait, aussi séduisante que soit cette interprétation, il me semble qu'on doit lui en préférer une plus simple, qui n'implique aucune cause militaire. Selon moi, les pierres mises au jour dans la première partie du couloir d'accès de la porte nord-est ne sont que des blocs qui ont servi au rehaussement de son seuil⁵⁶. Les cotes relevées sur le sol de la porte et sur le sommet de ces blocs montrent en effet qu'ils permettent avant tout de rattraper le niveau de circulation de la partie méridionale de la structure (fig. 2). Ils témoigneraient donc du réaménagement de la porte, non de son obstruction, ni de sa condamnation. Cette interprétation civile des structures pose alors le problème de la datation des deux phases de seuil découvertes. Elle me semble pouvoir permettre de penser que les fortifications ont continué d'être utilisées après la conquête romaine et que le site n'a pas été abandonné à cette époque. Là encore, on ne peut que suivre les remarques déjà faites par P. Moret à ce sujet⁵⁷.

Pour conclure sur ce –long– premier point, j'aimerais résumer ma pensée.

Il est clair que les fortifications urbaines sont érigées pour assurer la défense de la communauté. Elles

50 Escudero *et al.* 1999, "Las murallas de Córdoba", p. 204.

51 Botella 1992, "Intervencion arqueologica de urgencia", pp. 235-243.

52 Escudero *et al.* 1999, "Las murallas de Córdoba"; Molina Mahedero 2005, "Nuevos datos", pp. 99-114.

53 Broncano 1986, *El Castellar de Meca*, pp. 139-141.

54 *Ibid.*, pp. 140-141 ; Alfaro Arregui 1991, "El sistema defensivo de la puerta", p. 151.

55 *Ibid.*, pp. 150-151 ; Alfaro Arregui et Broncano 1992, "El sistema defensivo de la puerta", pp. 78-79.

56 C'est aux mêmes conclusions que P. Moret est arrivé dans la communication qu'il a présentée lors de la Table Ronde "Guerra Hispania. La guerre et ses traces dans la péninsule Ibérique à l'époque de la conquête romaine: approches méthodologiques" tenue à la Casa de Velázquez de Madrid les 23-24 novembre 2007.

57 Moret 1996, *Les fortifications ibériques*, p. 458. Les découvertes céramiques faites sur le site font penser qu'il a, en fait, été occupé jusque sous le Haut-Empire. C'est que laisse aussi entendre la notice de la *TIR* (J-30, p. 136).

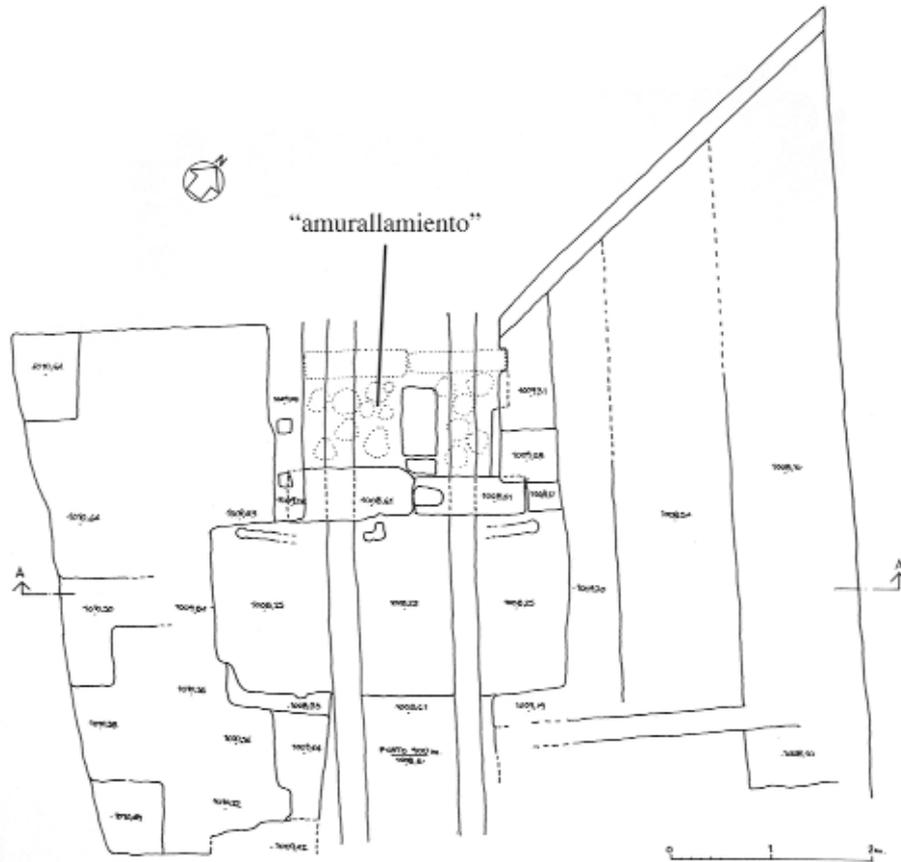


Figure 2. Plan de la "porte nord-est" de Castellar de Meca (Ayora, Valence)(d'après Alfaro Arregui et Broncano 1992, "El sistema defensivo de la puerta", p. 74).

servent à se prémunir contre de multiples risques, au nombre desquels sont ceux induits par la guerre. En ce sens, les murailles urbaines de l'Hispanie républicaine sont clairement les témoins de la peur des sièges et des assauts qu'une armée ennemie pourrait faire subir à ces cités provinciales. Mais, à mon sens, il s'agit de mises en garde et de protections contre un péril fantasmé, ou virtuel, sans rapport aucun avec la réalité d'un conflit imminent ou engagé. Ce sont des constructions à but dissuasif. En les érigeant, les communautés cherchent d'abord à éviter les éventuels sièges, non à s'en protéger directement. Avant tout, les fortifications urbaines ne sont qu'un des éléments de la panoplie urbanistique des villes nouvellement fondées ou refondées. Elles sont plus le témoin de l'urbanisation des cités hispano-romaines, que celui des conflits réels qui ont secoué les provinces hispaniques. En temps de guer-

re, les villes ne faisaient que renforcer, si besoin était, leurs défenses préexistantes. Elles ne construisaient pas de nouveaux systèmes de fortification complets. Or, ces ajouts ponctuels ou réparations ont peu de chance d'être repérés par l'archéologie.

En clair, il me semble donc inutile et méthodologiquement maladroit de chercher à associer la construction d'une enceinte urbaine à un conflit militaire précis, ou à une période donnée, considérée comme troublée⁵⁸. Les fortifications n'en sont pas le témoin. Le deuxième indice archéologique que les chercheurs évoquent parfois pour conclure à l'existence d'un siège est la présence d'armes sur le site urbain qu'ils fouillent. Ce sont essentiellement les armes de jet (boulets de catapultes, lances, flèches ou balles de fronde en plomb) et les pièces d'artillerie qui sont interprétées

58 C'est pourtant la base du raisonnement de la majorité des travaux réalisés sur les fortifications urbaines d'Hispanie. Entre autres, Hauschild 1993, "Traditionen römischer

Stadtbefestigungen der Hispania", pp. 217-231; Hauschild 1994, "Murallas de Hispania"; Pfanner 1990, "Modelle Römischer Stadtentwicklung", pp. 59-120.

comme les témoins d'affrontements militaires⁵⁹. Ils n'en sont pourtant pas toujours les indices.

Certes, ces découvertes ne laissent parfois aucun doute sur la réalité du conflit armé qui a touché la communauté urbaine. Ainsi, comme je l'ai rappelé plus haut, la mise au jour à Valence de plusieurs squelettes portant des traces de mutilation, associés aux armes utilisées à cette fin⁶⁰, permet de confirmer la prise de la ville –alors défendue par Herennius– par les troupes de Pompée en 75 a.C.⁶¹. De même, à Calahorra (La Rioja), les archéologues ont récemment découvert de nombreux pétroboles, au nord-est de la ville⁶². Ils s'ajoutent aux centaines d'autres anciennement collectés sur le site. Certains de ces projectiles peuvent, sans conteste, être associés à l'un des sièges que la ville a subi. Ils portent en effet des inscriptions à caractère militaire. Sur l'un d'eux, on peut d'ailleurs lire le texte suivant: *exerceto EEIV fuga M(arco) Lep(i)do formidine*⁶³. Ainsi, il est fort probable que ce boulet a été lancé peu avant la prise de la ville par les troupes d'Afranius⁶⁴, lors des guerres sertoriennes.

Mais, le plus souvent, ces armes se révèlent être des indices peu loquaces et l'on peut même douter de leur pertinence.

Le premier écueil que l'on rencontre est celui de la difficulté de les dater. On sait, en effet, que la forme et le poids de certaines armes de jet évoluent peu au cours des siècles. C'est le cas des balles de fronde ou des boulets de catapultes, bien évidemment, mais également des pièces d'artillerie légères telles que les scorpions⁶⁵. Si leur découverte ne s'est accompagnée d'aucun autre fossile directeur, il y a peu de chance que les chercheurs puissent les dater à un demi-siècle, voire à un siècle, près. On voit mal, dans ces conditions, comment prouver que ces objets témoignent de tel ou tel fait d'armes précis. Le problème est donc de savoir, d'une part, de quel conflit elles proviennent et, d'autre part, quelle était, ou quelle était devenue, leur valeur ou fonction. La mise au jour d'une arme sur un site devrait donc nécessairement s'accompagner d'une série de questions précises et simples⁶⁶.

Quel est son contexte de découverte et quelle est sa position dans celui-ci? En clair, s'agit-il d'une arme trouvée sur le lieu même de la bataille ou déplacée, rapportée et redéposée par la suite?

Quel est son état? Était-elle encore utilisable comme arme, ou était-elle détruite? On sait en effet que des armes – parfois endommagées – peuvent accompagner les gestes ou les étapes de la vie quotidienne, même en temps de paix. Elles ne sont donc pas l'apanage des champs de bataille. Ainsi, la présence d'armes dans les sépultures est un fait bien connu, comme l'est celui de leur transformation en trophée ou en dépôt votif⁶⁷. Elles peuvent alors être soit conservées chez des particuliers, soit déposées dans des lieux de culte comme offrande. Ces vestiges "exposés" témoignent donc certes d'un conflit, mais rien ne prouve que celui-ci a eu lieu sur place. Rien ne permet, non plus, de le dater avec précision.

Le deuxième problème que pose ce type d'armes est celui de l'origine de leurs "propriétaires". En clair, par quelle armée ou groupe armé ont-elles été utilisées? Comment savoir, en effet, si les armes mises au jour sur un site ont servi à la défense de la communauté ou si elles ont été lancées par d'éventuels ennemis lors d'un assaut?

Si cette question peut être assez aisément résolue pour les périodes des III^e et II^e s. a.C. – dates auxquelles les peuples d'Hispanie ne disposaient que de moyens de défense assez simples –, elle devient plus délicate à partir du début du I^{er} s. a.C. C'est l'époque où certaines communautés indigènes commencent à se romaniser en profondeur et à adopter des techniques de défenses empruntées au monde méditerranéen ou italique⁶⁸. On ne peut plus, dès lors, se baser sur la présence d'armes de jet – boulets ou pièces d'artillerie – pour conclure à l'existence d'un siège.

Cette question est donc intimement liée à celle de l'existence d'arsenaux municipaux, au moins dès la fin de la République. En effet, je pense qu'il ne faut pas oublier que, même en temps de paix, les communautés urbaines doivent être capables d'assurer leur pro-

59 On trouvera la liste, non exhaustive, des découvertes faites dans la Péninsule dans Saéz Abad 2005, *Artillería y poliorcética*, pp. 149-158 et *Id.* 2006, "Un siglo de hallazgos", pp. 493-502.

60 Ribera i Lacomba et Calvo Galvez 1995, "La primera evidencia arqueológica".

61 Plutarque, *Pompée*, 18; Flor., *Épit.* 2.10.8-9 (3.22.8-9); Sal. *Hist.* 2.98.

62 Cinca, Ramírez Sádaba et Velaza 2003, "Un depósito de proyectiles", pp. 263-271.

63 "pour effrayer et faire fuir l'armée de M. Lepidus".

64 Appien, *BC*, 1.13.112; Orose 5.23.14; V. Max. 7.6.3; Sal. *Hist.* 3. frgt. 86-87; Liv. *Frgt.* 91 et *Per.* 93.

65 C'est l'impression qui ressort de l'analyse du tableau com-

paratif de l'ensemble des scorpions datés de la fin de la République et du Haut-Empire découverts dans le monde romain: Vicente, Punter et Ezquerro 1997, "La catapulta tardo-republicana", p. 181.

66 Dans cette optique, on étudiera plus loin le cas des armes trouvées sur le site d'Azaila (Teruel).

67 Rovira Hortala 1999, "Las armas-trofeo", pp. 13-32; Gabaldón Martínez 2004, *Ritos de armas en la Edad del Hierro*.

68 Sur la question, débattue, de la capacité technologique des communautés indigènes préromaines à se défendre face aux armées romaines avant le début du I^{er} s. a.C., voir les remarques faites en introduction, avec la bibliographie citée en n. 11.

pre défense. Elles disposent très certainement pour cela d'entrepôts d'armes et de pièces d'artillerie légère⁶⁹. On sait ainsi que, même sous le Haut-Empire, c'est-à-dire durant la *pax romana*, chaque colonie d'Hispanie devait pouvoir prendre en charge sa propre protection⁷⁰. Cette obligation légale implique donc la présence d'armes sur le site, même en temps de paix.

Quelques exemples permettent d'illustrer les remarques générales qui viennent d'être faites. On comprendra, à leur lecture, combien certains de ces dossiers peuvent être complexes et sont modelés par de nombreux présupposés historiographiques.

Sur le site d'Arcóbriga (Cerro Villar, Monreal de Ariza, Saragosse), un lot de vingt-trois boulets, pesant chacun entre 6,5 et 29 kg, a été mis au jour à l'intérieur de la structure n° 36, non loin de la tour qui occupe le sommet de l'acropole de la ville⁷¹. Le Marqués de Cerralbo, inventeur du site, y voit, tout comme son commentateur, la trace d'un siège datant de l'époque républicaine. C'est peut-être le cas. Pourtant, rien n'interdit de penser qu'il s'agit, en fait plutôt, des vestiges de l'arsenal de l'agglomération celtibère. Selon moi, ces armes ne témoignent pas d'un conflit, mais de la volonté de la communauté d'assurer sa propre défense. De plus, puisque ces projectiles ne sont pas datables, on peut aussi penser qu'ils datent du début de l'Empire et non de la fin de la République.

Le même type de question se pose en ce qui concerne les quatre catapultes de torsion, de type *scorpio*, découvertes dans la péninsule Ibérique⁷².

La première a été mise au jour en 1911 dans la "Neapolis" d'*Emporion* (Ampurias, Gérone). Ainsi, lors de la fouille de l'un des corps de garde de la porte méridionale de la ville grecque, E. Gandía a découvert les restes de la caisse centrale d'une baliste, ainsi qu'un lot de pointes de flèche et mille quatre cent six balles de fronde en plomb⁷³. Depuis cette époque, on considère que cette catapulte date de l'époque républicai-

ne⁷⁴ et qu'elle a vraisemblablement été utilisée lors du siège de la ville par Caton en 195 a.C. Or, deux raisons majeures me font douter de son attribution chronologique et de son rôle. La première est que rien dans les caractéristiques techniques et les dimensions de cette arme ne permet de la dater avec précision. Sa taille et sa forme montrent qu'elle pourrait tout aussi bien avoir été assemblée sous le Haut-Empire⁷⁵. La seconde raison, fondamentale, est que ce lot d'armes a été mis au jour dans les remblais de démolition de la porte. Or, bien que l'on pensait à l'origine qu'il s'agissait de la muraille détruite par Caton, on sait désormais que l'enceinte date, en fait, du deuxième quart du II^e s. a.C.⁷⁶. Ce lot d'armes ne peut donc pas témoigner d'un siège subi vingt-cinq à cinquante ans plus tôt. Il lui est postérieur. Or, puisque la porte a sans doute été détruite après le début du II^e s. p.C. –date de l'abandon progressif de la ville⁷⁷–, on peut donc également penser que ce lot d'armes a été abandonné sur place dans le courant du Haut-Empire. Là encore, ces *militaria* me semblent donc plus appartenir à un arsenal municipal, abandonné, que témoigner d'un réel conflit.

Les deux pièces d'artillerie suivantes, sont celles découvertes par J. Cabré sur le site d'Azaila (Cabezo de Alcalá, Azaila, Teruel) dans la première moitié du XX^e s. J'étudie plus loin en détail leur contexte de découverte et leur interprétation. Ce qu'il faut retenir, c'est que l'on considère généralement que ces armes témoignent d'un siège que la ville aurait subi lors des guerres sertoriennes⁷⁸ (fig. 3 et 4). Or, il me semble qu'il s'agit, au contraire, d'objets inutilisables transformés en trophées⁷⁹. Ces scorpions ont donc très certainement servi lors d'un combat, mais pas lors du supposé siège généralement évoqué. Ils lui sont antérieurs.

Enfin, la dernière catapulte découverte est celle mise au jour sur le site de La Caridad (Caminreal, Teruel) au milieu des années 1990⁸⁰. Elle accompagnait un important lot d'armes de jet et de poing. On

69 Sur le rôle des sénats locaux dans la fabrication des armes, voire l'hypothèse de Pina Polo et Zanier 2006, "*Glandes inscriptae*", pp. 29-50. On sait par ailleurs que, en Sicile, Rome s'appuyait sur les traditions militaires des communautés locales pour assurer la défense de l'île: Prag 2007, "*Auxilia and Gymnasia*", pp. 68-100. Le cas sicilien est sans doute particulier, mais il demeure révélateur de la capacité des cités indigènes à assurer leur propre défense.

70 Il en était peut-être de même de chaque cité, mais aucun texte n'a été conservé en ce sens. La *Lex Ursonensis* (rubrique CIII) nous apprend que "*Quicumque in colonia Genet(i)ua lluir praef(ectus)ue i(ure) d(icundo) praerit, is, colon(os), incolasque, contributos, quocumque tempore colon(iae) fin(ium) d(e)fen(dendorum) causa armatos educere decurion(es) cen(suerint), quot m(aior) p(ars) qui tum aderunt decreuerint, id e(i) s(ine) f(rau)de s(ua) f(acere) l(iceto)*". Sur ce texte voir Crawford (éd.) 1996, pp. 393-454.

71 Beltrán Lloris (éd.) 1987, *Arcóbriga*; Saéz Abad 2006, "Un siglo de hallazgos".

72 Vicente, Punter et Ezquerro 1997, "La catapulta tardo-republicana"; Saéz Abad 2006, "Un siglo de hallazgos".

73 Bosh Gimpera 1913-1914, "La catapulta d'Empuries", pp. 105-111.

74 En dernier lieu, Saéz Abad 2006, "Un siglo de hallazgos"; *Id.*, *Artillería y poliorcética*.

75 Voir le tableau comparatif dans Vicente, Punter et Ezquerro 1997, "La catapulta tardo-republicana".

76 Sanmartí et Nolla 1986, "La datation de la partie centrale", pp. 81-110.

77 Mar et Ruiz de Arbulo 1993, *Ampurias romana*, pp. 415-459.

78 Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*; Romeo Marugán 2004, "Reflexiones sobre el asedio", pp. 25-54; Saéz Abad 2005, *Artillería y poliorcética*; *Id.* 2006, "Un siglo de hallazgos".

79 C'est ce que démontre l'étude menée sur ces pièces: García-Díez 2002, "Las catapultas de Azaila", pp. 293-302.

80 Vicente, Punter et Ezquerro 1997, "La catapulta tardo-republicana".

compte ainsi, en plus de la caisse centrale du *scorpio*, huit *pila*, dix-huit pointes de lances, deux talons de lances, un poignard, deux épées, dix balles de fronde en plomb, deux umbos de bouclier et un fragment de casque en bronze. La majorité de ces armes était concentrée autour du patio de la *domus* dite "Casa de Likinete". On serait tenté, à première vue, de penser qu'il s'agit là des témoignages d'un conflit armé qui aurait touché la ville. Pourtant, les fouilleurs du site se sont refusés à tirer une telle conclusion. Ils ont prudemment proposé quatre hypothèses⁸¹. Selon eux, ces armes auraient, d'abord, pu appartenir à un détachement militaire temporairement installé dans la ville. C'est en quittant l'agglomération que celui-ci les aurait abandonnées sur place. Ils pensent, sinon, qu'il pourrait s'agir d'armes conservées comme trophées, ou comme souvenirs, par un ancien soldat propriétaire de cette *domus*. La troisième hypothèse est que ces armes sont le témoin d'un affrontement qui aurait eu lieu dans la ville. Les armes inutilisées ou inutilisables auraient été abandonnées à cet endroit avant que la ville ne soit détruite. Enfin, la dernière possibilité est que ces armes appartenaient à des soldats installés de façon permanente à cet endroit et que le site ne soit pas celui d'une ville, mais d'un camp militaire.

Cet exemple résume bien, à mon sens, toute la difficulté qu'il peut y avoir à interpréter la présence d'armes sur un site urbain. La première et la dernière hypothèse impliquent en effet la présence de soldats sur le site, mais pas celle d'un combat. La seconde permet d'évoquer un combat, mais celui-ci n'est ni nécessairement local, ni fatal. Il est surtout antérieur à la date d'abandon des armes. Enfin, seule la troisième hypothèse fait de ces armes les indices matériels d'un siège. Or, il est intéressant de noter que, selon les fouilleurs, les deux dernières hypothèses paraissent les moins probables. Je ne traiterai pas plus en détail du thème de la destruction violente et de l'abandon d'un site comme témoignages de sa prise à la suite d'un siège.

On sait, en effet, que la destruction d'une agglomération n'est pas, à elle seule, un indice significatif de conflits armés. Elle peut être à la fois violente, mais pacifique. Ainsi, on peut tout aussi bien invoquer des accidents d'origine humaine –tels des incendies– ou naturels –comme les tremblements de terre. Ces derniers sont bien connus pour le sud de la péninsule Ibérique au début de l'Empire. De plus, pour qu'une destruction soit considérée comme d'origine militaire, il faut compter sur une série de vestiges bien précis. Ce

thème a déjà été étudié avec précision par plusieurs historiens et archéologues médiévistes⁸². La fouille du village sicilien de Brucato a, dans ce domaine, servi de modèle. Les fouilleurs en ont déduit que, pour que l'on puisse conclure à la prise et à la destruction d'une ville par une armée, il faut avoir mis au jour quatre types particuliers de vestiges: des traces généralisées d'incendie; du mobilier quotidien abondant et demeuré en place; de nombreuses armes, notamment de projectiles; et, enfin, des squelettes d'animaux domestiques violemment tués. La mention du siège par les sources littéraires est également préférable. Néanmoins, ils considèrent que la réunion de ces quatre éléments est suffisante⁸³.

De même, l'abandon d'un site n'est pas en lui-même un argument décisif. Il peut avoir des causes multiples, dont certaines pacifiques. Là encore, les médiévistes ont déjà en partie apporté des réponses aux questions concernant le rapport qui existe entre la guerre et la désertion d'habitats⁸⁴. Ils ont montré que la guerre n'est que très rarement, voire jamais, définitivement destructrice d'une agglomération. Comme le dit P. Toubert, "même la chronicité de la guerre n'explique pas les abandons. (...) Les désertions d'habitats du monde méditerranéen sont très rarement des phénomènes foudroyants. Un habitat meurt rarement d'une crise cardiaque, mais plutôt d'une maladie plus chronique"⁸⁵.

Les mêmes conclusions peuvent être appliquées au monde hispano-romain. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeler que même le site de Numance a continué d'être occupé pendant plusieurs siècles après le siège funeste de 133 a.C.⁸⁶. Il ne faut donc pas suivre à la lettre les affirmations des auteurs anciens qui nous racontent que telle ou telle ville a été totalement détruite et désertée à la suite de sa prise. Cette destruction et cet abandon ne peuvent se concevoir que si l'ensemble de la population a été tué ou déporté. Fort heureusement, ce n'est pas fréquemment le cas.

Le plus souvent, l'abandon de l'agglomération est à la fois progressif et décidé par la communauté elle-même. Il est dû soit à l'inadéquation de l'agglomération avec son milieu naturel ou avec les nouvelles réalités économiques de l'époque, soit à une décision politique. On sait ainsi que vers le milieu du I^{er} s. a.C., le site de Burriac (Cabrera del Mar, Barcelone) a été progressivement abandonné au profit de celui de Mataró (Barcelone)⁸⁷. Nul besoin pour expliquer ce déplacement d'incriminer un quelconque conflit. Le cas est

81 *Ibid.*, p. 196.

82 Pesez et Piponnier 1988, "Traces matérielles de la guerre", pp. 11-16.

83 *Ibid.*, p. 17.

84 Bazzana (éd.) 1988, *Castrum* 3.

85 Toubert 1988, "Introduction", p. 9.

86 Jimeno *et al.* 2002, *Numancia*.

87 Martín Menéndez et García Roselló 2002, "La romanización en el territorio de los Layetanos", pp. 195-204.

similaire à Cordoue. Ce n'est qu'entre la fin du II^e s. et le début du I^{er} s. a.C. que l'agglomération indigène, située sur la colline de Los Quemados, s'est petit à petit vidée de sa population au profit de la ville nouvelle construite par Rome⁸⁸. Là encore, l'abandon du site s'est faite pacifiquement, malgré la présence d'anciens soldats à proximité. Pour conclure sur ce thème des faux indices archéologiques de siège et de prise de villes, j'aimerais rapidement⁸⁹ évoquer le cas particulier d'un site souvent perçu comme le modèle de la ville indigène assiégée et détruite au cours des guerres du I^{er} s. a.C.⁹⁰ Il s'agit de l'agglomération antique du Cabezo de Alcalá (Azaila, Teruel), parfois considérée comme la "Masada de Hispania"⁹¹.

Azaila est une petite agglomération ibère dont l'apogée est à situer aux II^e et au I^{er} s. a.C.⁹² Elle s'organise en deux espaces urbains distincts. La "ville haute" occupe le sommet du "Cabezo de Alcalá", alors que la "ville basse" s'étend en contrebas, au sud et à l'est, sur près d'une vingtaine d'hectares⁹³ (fig. 3). Seule l'acropole, limitée à 2 ha, est fortifiée. Elle est entourée d'une muraille à soubassement de pierres⁹⁴ et protégée, au sud-est et à l'est, par un fossé d'environ 11 m de large et de 4 à 6 m de profondeur (fig. 3). Grâce aux fouilles extensives dont le site a fait l'objet dès la fin du XIX^e s., ses vestiges sont relativement bien connus et conservés. Les principales découvertes datent des recher-

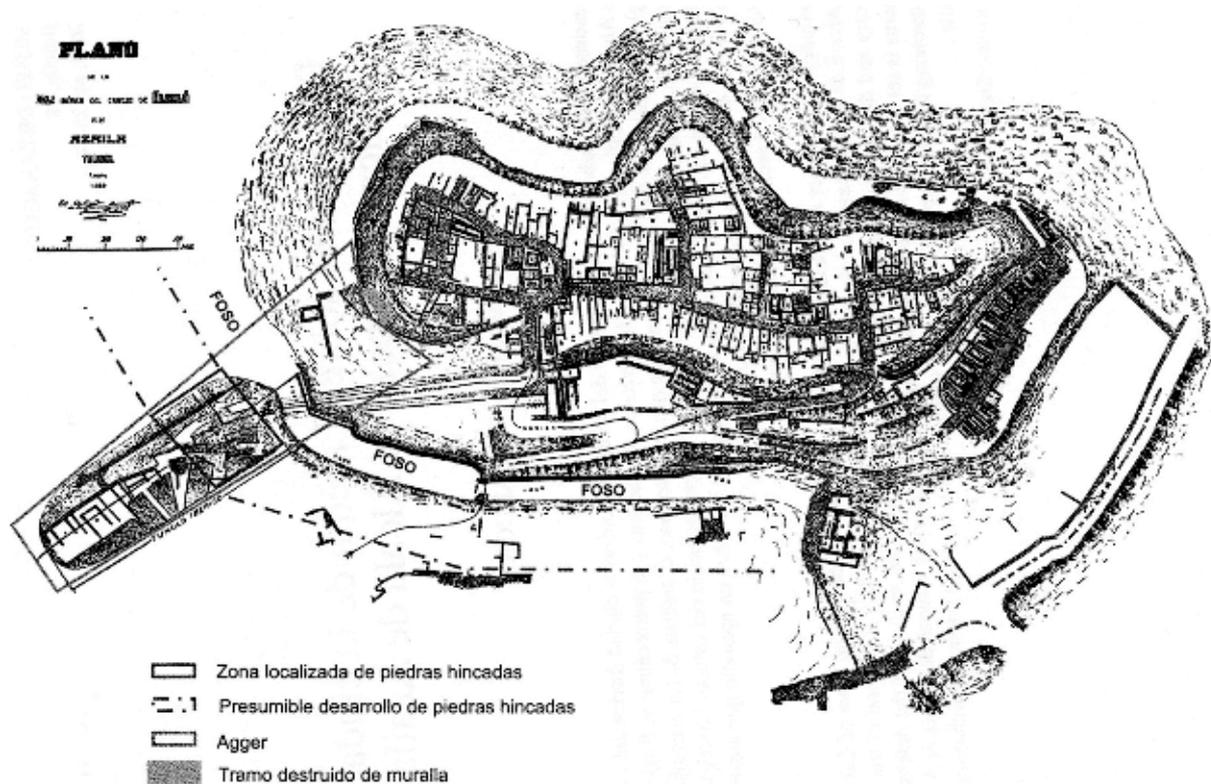


Figure 3. Plan des structures défensives et offensives mises en place lors de l'hypothétique siège d'Azaila (Cabezo de Alcalá, Azaila, Teruel) (d'après Romeo Marugán 1995, "Reflexiones sobre el asedio", p. 27, fig. 1).

88 Carrillo *et al.* 1999, "Córdoba", pp. 37-74.

89 Je ne présente ici qu'un bref résumé des arguments que j'ai pu exposer lors de la Table Ronde "Guerra Hispania. La guerre et ses traces dans la péninsule Ibérique à l'époque de la conquête romaine : approches méthodologiques" tenue à la Casa de Velázquez de Madrid les 23-24 novembre 2007. Une étude approfondie des prétendus indices de siège mis au jour sur ce site sera très prochainement publiée dans la revue *Gladius*.

90 Par exemple, Saéz Abad 2006, "Un siglo de hallazgos", p. 500.

91 C'est en effet par cette formule volontiers provocante que J. Gómez-Pantoja m'a invité à présenter ma communication.

92 Beltrán 1964, "Notas sobre la cronología", pp. 79-86;

Beltrán Lloris 1984 "Nuevas aportaciones", pp. 125-152; Moret 1996, *Las fortificaciones ibéricas*, p. 422.

93 Ansensio Esteban 1995, *La ciudad en el mundo prerromano*, pp. 146-167.

94 Les chercheurs considèrent généralement que l'acropole était fortifiée par deux lignes de murailles, l'une inférieure, l'autre supérieure. Il me semble pourtant qu'il n'en existe en fait qu'une seule. À l'ouest, l'enceinte suit, selon moi, l'escarpement du cabezo, alors qu'à l'est, elle passe au pied de celui-ci. La jonction des deux tracés se fait dans l'angle nord-ouest de la ville. Les autres structures que l'on associe généralement à la deuxième ligne de fortifications, à l'est, ne sont, d'après moi, que des murs de terrasses servant à organiser les quartiers d'habitats. Ils sont indépendants de l'enceinte.

ches entreprises par J. Cabré⁹⁵ dans la première moitié du XX^e s. Elles ont été complétées par les études menées par A. Beltrán⁹⁶ dans les années 1960, puis par M. Beltrán Lloris⁹⁷ dans les années 1970 et 1980.

Depuis cette époque, on considère que la ville a été détruite, puis abandonnée, à la suite d'un siège qui aurait eu lieu lors des campagnes sertoriennes⁹⁸. Bien que cet hypothétique épisode militaire ne soit pas mentionné par les sources littéraires, les chercheurs s'appuient sur plusieurs indices archéologiques, qu'ils considèrent comme caractéristiques, pour supposer son existence et restituer son déroulement⁹⁹ (fig. 4).

Ainsi, ils distinguent deux types d'évidences matérielles –ou supposées telles. Les défenses élevées par

la communauté, d'une part, et les travaux de terrassement effectués par les assaillants, de l'autre.

On considère que, pour se défendre, les habitants d'Azaila auraient d'abord érigé plusieurs rangées de "pierres plantées" en avant du fossé sud-est¹⁰⁰ (fig. 3). Puis, une fois leurs lignes de défense franchies par les troupes ennemies, ils se seraient retranchés sur le sommet de l'acropole où ils auraient dressé plusieurs barricades en pierres pour tenter de ralentir la progression des assaillants¹⁰¹ (fig. 4). De plus, on pense aussi que les deux pièces d'artillerie¹⁰², dont les restes ont été mis au jour dans le temple dit "in-antis" et dans une maison de chef", témoigneraient de leur résistance lors de l'assaut final. Enfin, le grand nombre d'armes de

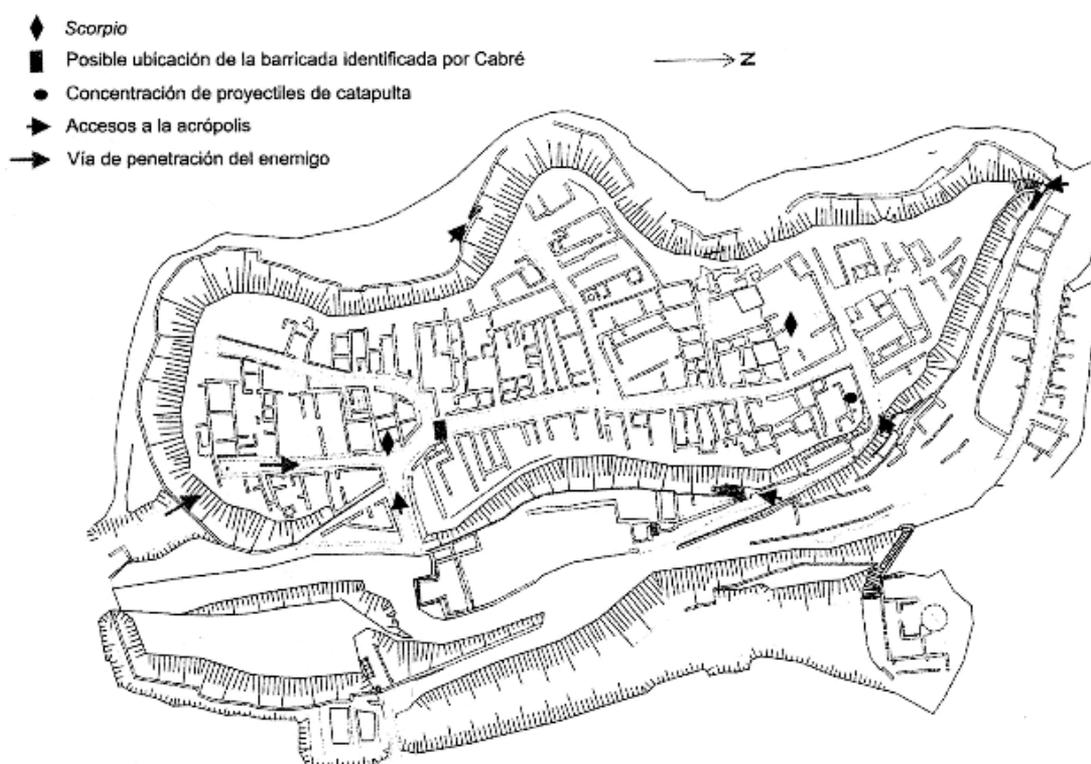


Figure 4. Déroulement de l'hypothétique siège d'Azaila (Teruel) (d'après Romeo Marugán 1995, "Reflexiones sobre el asedio", p. 35, fig. 4).

95 Cabré 1925, "Los bronce de Azaila", pp. 297-315; *Id.* 1929, "Azaila", pp. 6-14; *Id.* 1941, "La acrópolis de Alcalá", pp. 232-235; *Id.* 1944, *Corpus Vasorum Hispanorum*.

96 Beltrán 1964, "Notas sobre la cronología"; *Id.* 1966, "Sobre la cronología de Azaila", pp. 308-309.

97 Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*; *Id.* 1984, "Don Juan Cabré y Azaila", pp. 79-92; *Id.* 1984 "Nuevas aportaciones".

98 Beltrán Lloris 1990, "Roma: República y Alto Imperio", pp. 222-225; Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*; Romeo Marugán 1995, "Reflexiones sobre el asedio"; Sáez Abad 2005, *Artillería y poliorcética*; *Id.* 2006, "Un siglo de hallazgos".

99 Sur ce dernier point, voir en particulier Romeo Marugán 1995, "Reflexiones sobre el asedio".

100 Ces blocs ont été mis au jour par J. Cabré sous ce qu'il

appelle le "tumulus ibérique". Il s'agissait, selon lui, de pierres servant à stabiliser les remblais. C'est M. Beltrán Lloris qui a récemment réinterprété leur rôle et a proposé d'y voir des "piedras hincadas" (Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*, p. 175, fig. 45-47).

101 Deux amas de pierres, interprétées comme des "barricades" par J. Cabré, ont été découvertes au milieu des rues A et C de la ville haute. La "poterne est", qui conduit aux thermes, aurait aussi été intentionnellement obstruée par des pierres et galets roulés (Cabré 1929, "Azaila").

102 Il s'agit de deux catapultes de type *scorpio*. J. Cabré a mis au jour leur armature de fer en 1925 et 1942 (Cabré 1929, "Azaila"; Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*; Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*). Pour une description technique voir García-Díez 2002, "Las catapultas de Azaila"; Sáez Abad 2006, "Un siglo de hallazgos".

poing et de jet (épées, poignards, lances, flèches, balles de fronde en plomb, boulets¹⁰³) découvertes sur le site démontreraient l'âpreté des combats.

Mais c'est surtout les prétendus travaux de terrassement réalisés par les assaillants qui ont fait la renommée du site. Au sud-est du cabezo, les fouilles de J. Cabré ont permis la mise au jour d'un grand talus d'environ 75 m de long et 26 à 27 m de large (fig. 3 et 5). D'abord identifiée comme un "tumulus ibérique", cette structure a été interprétée, depuis, comme une rampe d'assaut¹⁰⁴. C'est grâce à elle que les ennemis auraient pu franchir la muraille et s'emparer de la ville.

On le voit, les chercheurs semblent, pour ce site, disposer d'un certain nombre d'indices ou d'évidences matériels. Pourtant, malgré cette apparente accumulation de preuves, il me semble qu'il convient de mettre en doute l'hypothèse généralement acceptée de la prise, de la destruction et de l'abandon de la ville à la suite d'un siège. Je pense qu'aucun des arguments archéologiques avancés ci-dessus n'est convaincant, ou du moins décisif. Selon moi, les découvertes faites sur le site depuis plus d'un siècle ne permettent ni de penser que la ville porte les traces d'un siège et d'un assaut militaire, ni qu'elle a été abandonnée à la suite de celui-ci.

D'ailleurs, on sait désormais que cet éventuel siège ne peut pas dater des guerres sertoriennes, comme on l'admet généralement. En effet, il faut rappeler que la date d'abandon du site a récemment, et de façon convaincante, été remise en doute. Deux études indépendantes, menées par A. Ribera et C. Marín¹⁰⁵, d'une part, et par A. Gorgues¹⁰⁶, de l'autre, ont en effet abouti à des conclusions chronologiques identiques. D'après ces chercheurs, le mobilier céramique mis au jour lors des fouilles du XX^e s. prouve que la ville a été occupée jusqu'aux années 50-40 a.C. Elle n'a donc pas été abandonnée à la fin des années 70 a.C. comme on le pense traditionnellement¹⁰⁷. Cette nouvelle datation permet d'ailleurs de mieux s'accorder avec celle proposée par W. Trillmich¹⁰⁸ au sujet du groupe de sculptures en bronze découvert dans le temple *in-antis*

par J. Cabré¹⁰⁹. W. Trillmich considère en effet que, contrairement aux hypothèses émises par M. Beltrán Lloris¹¹⁰ –qui propose d'y voir la représentation anonyme d'un notable local du début du I^{er} s. a.C.– on doit plutôt y deviner un portrait réalisé selon les canons artistiques en vogue, à Rome, à l'époque du second triumvirat. Ces deux études céramologiques démontrent donc clairement que le siège qui aurait conduit à l'abandon de l'agglomération ne peut pas avoir eu lieu lors des guerres sertoriennes. Au mieux, il ne peut être que plus tardif. On pourrait alors penser à l'éventuelle prise de la ville par les troupes césariennes aux alentours de l'an 49 a.C., peu avant ou peu après la bataille d'*Ilerda*¹¹¹.

Je pense pourtant que cet hypothétique siège n'a pas eu lieu, ou du moins que rien dans les indices archéologiques découverts ne permet de s'en assurer. Ils me semblent avoir été mal ou sur-interprétés. On peut en effet proposer une lecture démilitarisée, ou pacifique, de chacune des "évidences" utilisées.

Ainsi, en ce qui concerne les armes mises au jour sur le Cabezo de Alcalá, je me contenterai d'abord de rappeler les remarques faites plus haut. Comme l'a montré l'étude réalisée par F. García-Díez¹¹², il est fort probable que les deux catapultes découvertes étaient, dès l'origine, en partie démontées et inutilisables. Selon moi, il s'agirait donc, en fait, d'anciennes armes –provenant vraisemblablement d'un butin de guerre– qui auraient été consacrées ou transformées en trophée. Les lieux de découverte de ces pièces d'artillerie ne correspondraient donc pas aux derniers retranchements des défenseurs, mais plus simplement à leurs lieux de dépôts et de consécration. Elles ne seraient donc que les vestiges de conflits antérieurs.

De même, rien ne prouve que les autres armes découvertes sur le site témoignent d'une lutte sanglante. Ainsi, il est fort probable que les armes de poing récupérées aient elles aussi servi en partie de trophée¹¹³, voire qu'elles aient été utilisées en contexte funéraire. Quand aux autres boulets et armes de jet, il suffit de rappeler qu'ils ne sont ni datables, ni précisé-

103 Plusieurs balles de catapultes en albâtre ont été récupérées sur le site. Douze d'entre elles sont encore conservées. Ces projectiles mesurent entre 12,4 et 19,4 cm de diamètre et pèsent entre 1,95 et 7,30 kg: Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*, pp. 175-176.

104 Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*; Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*; Saéz Abad 2005, *Artillería y poliorcética*, p. 161.

105 Ribera et Marín 2004-2005, "Las cerámicas del nivel de destrucción de Valentia", pp. 271-300.

106 Gorgues 2005, *Economía et societat*, pp. 430-433.

107 Beltrán Lloris 1984, "Nuevas aportaciones".

108 Trillmich 1990, "Apuntes sobre algunos retratos de bronce", pp. 48-50; *Id.* 1997, "El modelo de la metrópoli", p. 136.

109 Cabré 1925, "Los bronces de Azaila"; Nony 1969, "Une nouvelle interprétation des bronzes d'Azaila", pp. 5-26.

110 Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*, pp. 155-166; Beltrán Lloris 1990, "Roma: República y alto Imperio", pp. 223-225; Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*, pp. 235-238.

111 C'était d'ailleurs l'hypothèse traditionnellement émise jusque dans les années 1980. Beltrán 1964, "Notas sobre cronología"; Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*.

112 García-Díez 2002, "Las catapultas de Azaila".

113 Si, comme j'ai pu le comprendre, les lames des épées étaient effectivement perforées, alors la fonction de ces armes ne fait aucun doute. Ces trous permettaient de les accrocher aux murs des pièces dans lesquelles elles étaient exposées. D'autres exemples dans Rovira Hortala 1999, "Las armas-trofeo".

ment identifiable. On peut donc tout aussi bien penser soit qu'ils témoignent d'un conflit antérieur à celui généralement évoqué, soit qu'ils appartiennent à l'arsenal de la communauté, voire à celui d'un de ses notables.

On peut tout aussi bien douter des conclusions émises au sujet des fortifications supplémentaires que les habitants auraient élevées pour faire face au siège (fig. 3 et 4). Dans la mesure où les "barricades" que J. Cabré dit avoir trouvées n'ont été ni décrites en détail, ni fouillées de façon stratigraphique, on ne peut être sûr ni de leur nature, ni de leur chronologie. On ne peut donc pas exclure l'hypothèse qu'il puisse s'agir soit de simples niveaux d'effondrement des édifices antiques, soit, plus probablement, de pierriers confectionnés à l'époque moderne, au moment où le site a servi de carrières d'extraction de matériaux pour la construction du bourg voisin.

Néanmoins, le problème semble plus délicat en ce qui concerne les "pierres plantées". En effet, un doute subsiste tout d'abord au sujet de leur emplacement. J. Cabré dit ne les avoir mises au jour que sous le "tumulus ibérique", alors que les chercheurs modernes les restituent le long de l'ensemble du fossé¹¹⁴ (fig. 3). De plus, le plan général et les photographies prises au début du XX^e s. ne permettent pas de savoir si elles ne se dressaient qu'à proximité du fossé¹¹⁵ ou si elles s'étendaient sur une surface plus étendue, vers le sud. Si la seconde solution se révélait exacte, alors on devrait en conclure que ces pierres n'appartenaient pas au système défensif de la ville, mais jouaient un rôle plus technique¹¹⁶.

Le second écueil est celui de leur chronologie relative. Sont-elles, ou non, contemporaines des habitats et des rues de la ville basse? Si ce n'était pas le cas, elles pourraient peut-être témoigner de lignes de défense ajoutées lors d'un conflit, postérieurement à l'urbanisation du site¹¹⁷. Malheureusement, là encore, les fouilles stratigraphiques font défaut. M. Beltrán Lloris pense pouvoir déduire de la documentation inédite de J. Cabré que ces pierres se dressaient en par-

tie au milieu des rues de la ville basse¹¹⁸. Cela me semble pourtant loin d'être évident¹¹⁹. Se pense au contraire qu'elles sont implantées en bordure de celles-ci. D'après le plan général publié et les photographies reproduites, on voit même que la rue principale demeure en grande partie au moins facilement praticable. Je serai donc enclin à penser que ces pierres respectent parfaitement l'urbanisme du site et qu'elles datent en fait de l'aménagement de la ville basse. On le voit, ce dossier est complexe et l'on ne peut choisir avec certitude entre deux solutions. Soit ces pierres appartiennent à un système défensif contemporain de l'urbanisation de la ville basse, soit elles n'ont servi qu'à la construction du talus. Quelle que soit la solution envisagée, elles ne peuvent en aucun cas être perçues comme les témoins d'un siège.

Enfin, pour finir, j'aimerais m'attarder sur le talus méridional que les chercheurs modernes interprètent comme une rampe d'assaut (*agger*), et que Cabré considérait comme un tumulus d'époque ibérique (fig. 5). Plusieurs de ses caractéristiques techniques me font douter du rôle qu'on lui attribue désormais.

La première tient à son mode de construction. On considère en effet que ce talus est formé d'*opus caementicium*¹²⁰. Si tel est le cas, alors il me semble qu'il y a peu de chance pour que ce remblai soit d'origine militaire et date de la première moitié du I^{er} s. a.C. On sait en effet que la technique de l'*opus caementicium* est connue des Romains depuis, au moins, la seconde moitié du II^e s. a.C.¹²¹ Mais, en Hispanie, son emploi demeure très limité avant l'époque augustéenne. Les exemples les plus précoces, à Ampurias (Turó d'Empúries, Ampurias, Gérone)¹²² et à Olèrdola (San Miguel, Olèrdola, Barcelone)¹²³, sont datés des environs de 100 a.C. Or, ils présentent un aspect bien différent de celui du talus d'Azaila. De plus, l'emploi du mortier de chaux par une armée en campagne me paraît surprenant, voire incongru. En effet, il nécessite un temps de préparation et de mise en place plus long que pour une construction en terre et en tout-venant, ainsi qu'un coût supérieur¹²⁴. Pour le type d'usage envi-

114 Romeo Marugán 1995, "Reflexiones sobre el asedio".

115 C'est ce que pensent Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral, *Azaila. Nuevas aportaciones*, p. 175 et Romeo Marugán 1995, "Reflexiones sobre el asedio", pp. 27-31.

116 Comme je l'ai dit plus haut, J. Cabré considère qu'elles servaient à stabiliser les terres du remblai du "tumulus".

117 C'est l'hypothèse suivie par l'ensemble des chercheurs modernes.

118 Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*, p. 175.

119 De plus, si ces pierres étaient postérieures aux habitats de la ville basse, il faudrait en conclure que l'on aurait dû arasé ce quartier au préalable pour les installer. Au vu de la faible efficacité défensive des "piedras hincadas", je doute que ce choix ait été judicieux dans le contexte d'un siège.

120 Beltrán Lloris 1976, *Arqueología e historia*; Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*; Saéz Abad 2005, *Artillería y*

poliorcética. À l'origine, J. Cabré évoquait une maçonnerie de "cal y canto" dans laquelle étaient prises quelques poches d'argile et de rares charbons. Le terme d'*opus caementicium* est peut-être abusif. Il ne semble pas totalement certain que le liant soit d'origine anthropique. En effet, on sait que l'albâtre et le gypse d'origine locale, employés dans la maçonnerie du talus, ont la particularité de se dissoudre facilement avec le temps et de former, de façon naturelle, un liant compact qui ressemble au mortier de chaux.

121 Adam 1984, *La construction romaine antique*.

122 Mar et Ruiz de Arbuló 1993, *Ampurias romana*.

123 Batista, Molist et Rovira 1989-1990, "El conjunt monumental d'Olèrdola", pp. 87-99.

124 Les sources littéraires s'accordent sur le fait que les rampes d'assaut sont normalement construites en terre et en bois. Par exemple, Vitruve, Vitruve 10.13.3-6 et 16.12.

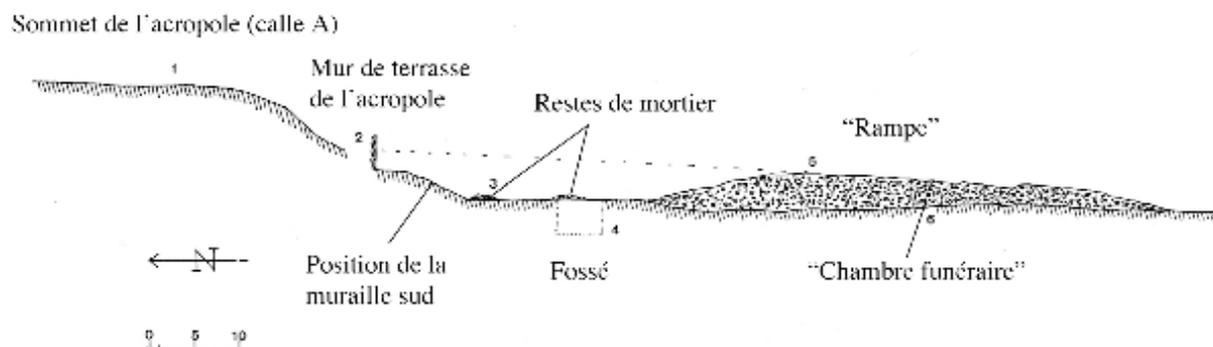


Figure 5. Profil longitudinal de la "rampe d'assaut" d'Azaila (Teruel) (d'après Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*, fig. 91).

sagé, l'*opus caementicium* n'apporte d'ailleurs aucune solidité ou amélioration technique particulière.

Le deuxième problème tient à la hauteur et au pendage de ce talus (fig. 5). Sans entrer dans les détails, je me bornerai à rappeler que ces deux paramètres sont loin d'être comparables à ceux que présentent les autres rampes d'assaut connues du monde antique, et plus particulièrement avec la plus célèbre d'entre elles, celle de Massada¹²⁵. À Azaila, le pendage du talus n'est que de 4% –soit un angle peu marqué de 6 degrés–, alors qu'à Massada, il est de plus de 33%. De même, sa hauteur, au sud du fossé, n'atteint que 4,20 m au maximum¹²⁶ et ne devait pas excéder 3 m au pied de la muraille, d'après les calculs effectués par M. Beltrán Lloris¹²⁷ (fig. 5). Dans ces conditions, je doute donc sérieusement de l'utilité et de l'efficacité de cette prétendue rampe d'assaut face aux remparts de la ville. Il est en effet probable, qu'au sud, leur hauteur ne devait pas excéder 6 à 8 m. Il ne fait aucun doute que l'utilisation d'échelles aurait été suffisante pour les escalader.

Au final, il me semble que ce talus ne ressemble que peu à ce que l'on sait des rampes d'assaut antiques. Il n'apporterait d'ailleurs aucune amélioration majeure aux conditions d'attaque des hypothétiques troupes présentes. En réalité, je pense que ce remblai ne fait que niveler les aspérités du relief. Il sert à créer un pan incliné relativement peu prononcé qui permet de relier aisément la partie basse et méridionale du site à celle de l'acropole¹²⁸. Plus qu'à une rampe d'assaut, ce talus me fait en fait penser à une simple rampe d'accès. Faute de données stratigraphiques et chronologi-

ques précises, on ne peut connaître avec précision la date d'érection de cette structure. À titre d'hypothèse, je pense qu'il pourrait s'agir d'une rampe construite au Moyen Âge ou à l'époque moderne, au moment où le site a servi de carrières d'extraction de matériaux. Selon moi, ce talus pourrait n'avoir servi qu'à rendre l'accès au sommet du Cabezo plus facile pour les ouvriers et leurs attelages.

On le voit donc, au total, aucun des indices archéologiques mis en avant pour justifier l'existence d'un siège à Azaila ne résiste à la critique. Chaque argument en faveur d'un conflit peut être interprété à travers le prisme d'une lecture pacifique ou démilitarisée. En conclusion de cet article, j'aimerais commencer par rappeler deux évidences. Le siège de la ville par une armée ennemie est certes un moment traumatisant pour l'histoire d'une communauté urbaine, mais il n'est pas nécessairement dévastateur. De plus, il reste, le plus souvent, un événement ponctuel bien fugace au regard de l'histoire d'un site. Rares sont en effet les villes qui ont été définitivement abandonnées à la suite de leur destruction par une armée en campagne. A mon sens, ces deux mises en garde suffisent à rappeler qu'il y a peu de chances pour que l'archéologie puisse aisément en déceler les traces, même quand les sources littéraires antiques les évoquent ou les laissent supposer. Il convient donc de se méfier du prisme déformant que ces dernières sont pour nous. Le but des auteurs anciens est de nous rappeler la grandeur de Rome et la valeur de ses généraux. Rien d'autre. Les sièges et les prises de ville ne sont mentionnés

125 Cordente Vaquero 1992, "La toma de Masada".

126 À Massada, elle est de 75 m de haut. Même si les conditions du siège et la topographie du site sont très différentes de ceux d'Azaila, ces chiffres permettent de prendre la mesure de ce à quoi devait véritablement servir une rampe d'assaut: permettre de faire approcher le plus possible les pièces d'artillerie et surplomber le rempart. À Massada, la rampe a été achevée au printemps 74 p.C., après 7 mois de siège.

127 Beltrán Lloris, Mostalac et Guiral 1995, *Azaila*, fig. 91.

128 On peut d'ailleurs noter que la hauteur restituée du talus au niveau de la muraille sud correspond grossièrement à la cote médiane du chemin d'accès à la ville haute. Le sommet du talus donne donc de plain-pied sur la rue principale.

que parce qu'ils ont des conséquences politiques concrètes. Ils signifient, d'une part, la soumission de nouvelles communautés et l'intégration de leurs territoires au sein de l'empire et, d'autre part, la possibilité pour les généraux d'établir des listes qui leur permettront de revendiquer le droit au triomphe. Dans ces conditions, il est, à mon sens, un peu vain de vouloir systématiquement rechercher les traces des sièges qu'ont ou qu'auraient subis certaines villes sous prétexte que les auteurs anciens les mentionnent ou les laissent supposer. Trop de facteurs entrent en jeu.

Il convient également de ne pas se tromper sur la nature des marqueurs utilisés, ni de surinterpréter les éventuelles traces repérées. Ainsi, je pense que la construction d'une fortification n'a que peu de choses à voir avec la réalité ou la crainte d'un siège. Elle renvoie à un autre moment que celui du conflit armé. Elle témoigne du temps de la fondation urbaine, mais aussi de celui de la pacification et de l'organisation des territoires conquis. De plus, si la découverte d'armes dans une ville peut parfois signifier la réalité d'un combat, voire son âpreté, il convient de rappeler que ce n'est pas toujours le cas. Parce que les armes sont difficiles à dater et que, notamment en ce qui concerne les projectiles, on ne peut que rarement faire la différence entre celles utilisées par la communauté urbaine pour

se défendre et celles employées par les éventuels assaillants, on doit rester prudent quand à leur interprétation. Les armes découvertes dans les villes peuvent tout aussi bien appartenir à l'arsenal municipal, censé assurer la sécurité quotidienne de la communauté civile quels que soient les risques réels de conflits armés, ou encore être des trophées publics ou privés, témoins ou souvenirs de conflits et de victoires passées. De même, il me semble que l'abandon d'un site urbain ne doit pas non plus inciter à y voir la preuve de son siège, ni de sa prise. Il faut pour cela que la désertion de la ville s'accompagne de traces d'une destruction violente et rapide d'origine militaire.

On le voit, beaucoup de facteurs rendent difficile ou peu probable la mise au jour par les archéologues de traces de siège et de prise de villes. Même quand plusieurs facteurs ou éléments semblent pouvoir être combinés, comme c'est le cas à Azaila, les conclusions ne sont pas aussi évidentes qu'il n'y paraît. Ainsi, sur ce site aragonais, pour chaque argument militaire avancé en faveur de la destruction de la ville lors d'un siège, on peut en opposer un autre, pacifique, civil et urbain. Cet exemple montre bien, à mon sens, toute la prudence dont les archéologues doivent faire preuve au moment d'expliquer les éventuelles traces d'activité militaire qu'ils pourraient mettre au jour lors de la fouille d'un site urbain.

Bibliographie

- ADAM, J.-P. (1984): *La construction romaine antique*, Paris.
- ADCOCK, F. E. (1940): *The Roman Art of War under the Republic*, Cambridge, Mass.
- ALFARO ARREGUI, M. (1991): "El sistema defensivo de la puerta de entrada a la ciudad ibérica de Meca (Ayora, Valencia)", *Fortificaciones. La problemática de l'ibèric ple (segles IV-III a. C.). Simposi Internacional d'Arqueologia Ibèrica (Manresa, 1990)*, Manresa, pp. 147-152.
- ALFARO ARREGUI, M. et BRONCANO, S. (1992): "El sistema defensivo de la puerta de entrada a la ciudad ibérica de "El Castellar de Meca" (Ayora, Valencia)", *Estudios de Arqueología Ibérica y romana. Homenaje a Enrique Pla Ballester*, Valence, pp. 73-81.
- AMELA VALVERDE, L. (2000): "Las ciudades fundadas por Pompeyo Magno en Occidente: *Pompeo, Lugdunum Convenarum y Gerunda*", *Polis*, 12, pp. 7-41.
- ASENSIO ESTEBAN, J. Á. (1995): *La ciudad en el mundo prerromano en Aragón*, Saragosse.
- AVI-YONAH, M., AVIGAD, N. AHARONI, Y. DUNAYEVSKY, I. et GUTTMAN, S. (1957): *Masada. Survey and excavations, 1955-1956*, Jérusalem.
- BARBERÀ I FARRÀS, J. (1982): "Burriac, Cabrera de Mar", *Les excavacions arqueològiques a Catalunya en els darrers anys, Excavacions Arqueològiques a Catalunya*, 1, Barcelone, pp. 186-187.
- BATISTA, R., MOLIST, N. et ROVIRA, J. (1989-1990): "El conjunt monumental d'Olèrdola: les darreres campanyes d'excavacions (1983-1989)", *Tribuna d'Arqueologia*, pp. 87-99.
- BELTRÁN, A. (1964): "Notas sobre la cronología del poblado del Cabezo de Alcalá, en Azaila (Teruel)", *Caesaraugusta*, 23-24, pp. 79-86.
- (1966): "Sobre la cronología de Azaila (Teruel)", *IX Congreso Nacional de Arqueología (Valladolid, 1965)*, Saragosse, pp. 308-309.
- BELTRÁN LLORIS, M. (1976): *Arqueología e historia de las ciudades antiguas del Cabezo de Alcalá de Azaila (Teruel)*, Saragosse.
- (1984): "Don Juan Cabré y Azaila: Estado actual de conocimiento del cabezo de Alcalá (Teruel)", *Encuentro de Homenaje a Juan Cabré Aguiló (1882-1982)*, Saragosse, pp. 79-92.
- (1984): "Nuevas aportaciones a la cronología de Azaila", *Boletín del Museo de Zaragoza*, 3, pp. 125-152.
- (éd.) (1987): *Arcóbriga (Monreal de Ariza, Zaragoza)*, Saragosse, (édition commentée du texte original de E. Aguilera y Gamboa, Marqués de Cerralbo).
- (1990): "Roma: República y Alto Imperio", *Estado actual de la arqueología en Aragón*. I. Ponencias, Saragosse, pp. 215-262.
- BELTRÁN LLORIS, M., MOSTALAC, A. et GUIRAL, C. (1995): *Azaila. Nuevas aportaciones deducidas de la documentación inédita de Juan Cabré Aguiló*, Saragosse.
- BLANCO FREIJEIRO, A. (1983): "Ategua", *NAH*, 15, pp. 93-135.
- BOSH GIMPERA, P. (1913-1914): "La catapulte d'Empuries", *Anuari de l'Institut d'Estudis Catalans*, 2, pp. 105-111.
- BOTELLA, D. (1992): "Intervención arqueológica de urgencia en la Plaza de Colon, 8, Córdoba", *AAAAndalucía*, III, pp. 235-243.
- BRONCANO, S. (1986): *El Castellar de Meca. Ayora (Valencia)*. Textos, EAE 147, Madrid.
- BURCH, J. (1995): "El poblado ibèric de Sant Julià de Ramis, noves aportacions", B. Agustí, J. Burch et J. Merino (éd.), *Excavacions d'urgència a Sant Julià de Ramis. Anys 1991-1993*, Sèrie Monogràfica 16, Gérone, pp. 85-94.
- BURCH, J., NOLLA, J. M., PALAHÍ, L., SAGRERA, J., SUREDA, M. et VIVÓ, D. (2000): "La fi del món ibèric: l'exemple de l'oppidum de la Muntanya de Sant Julià de Ramis", *L'hàbitat protohistòric a Catalunya, Rosselló i Lluenguadoc Occidental. Actualitat de l'arqueologia de l'edat del Ferro*, Sèrie Monogràfica 19, Gérone, pp. 135-146.
- BURILLO, F. (2003): "Segeda, arqueología y sinecismo", *AEspA*, 76, p. 193-215.
- (2006): "La ciudad estado de Segeda I", F. Burillo (éd.), *Segeda y su contexto histórico entre Catón y Nobilior (195-153)*, Saragosse, pp. 203-240.
- CABALLOS RUFINO, A. (2006): "De Urso a Colonia Genetiva Iulia. Historia de un proceso de implantación colonial", A. Caballos Rufino (dir.), *El nuevo bronce de Osuna y la política colonizadora romana*, Séville, pp. 307-431.
- CABAÑERO SUBIZA, B. (1991): "La madina islàmica de Olite (Navarra): claves para el estudio de su conjunto amurallado", *La ciudad islàmica*, Saragosse, pp. 303-320.
- CABRÉ, J. (1925): "Los bronces de Azaila", *AEspA*, 1, pp. 297-315.
- (1929): "Azaila", *IV Congrès International d'Archéologie*, Barcelone, pp. 6-14.
- (1941): "La acrópolis de Alcalá, Azaila (Teruel)", *AEspA*, 42, pp. 232-235.
- (1944): *Corpus Vasorum Hispanorum. La ceràmica de Azaila*, Madrid.
- CAMPBELL, D. B. (2003): *Greek and Roman Siege Machinery 399 BC – AD 363*, Osprey. New Vanguard 78, Oxford.
- (2003): *Greek and Roman Artillery 399 BC – AD 363*, New Vanguard 89, Osprey.
- (2005): *Siege Warfare in the Roman World, 146 BC-AD 378*, Londres.
- CARRILLO, J. R., HIDALGO, R. MURILLO, J. F. et VENTURA, A. (1999) : "Córdoba. De los orígenes a la Antigüedad tardía", *Córdoba en la Historia: La construcción de la Urbe (Córdoba 20-23 de mayo, 1997)*, Cordoue, 1999, pp. 37-74.
- CINCA, J. L., RAMÍREZ SÁDABA, J. L. et VELAZA, J. (2003): "Un depósito de proyectiles de catapulte hallado en Calahorra (La Rioja)", *AEspA*, 76, pp. 263-271.
- COMAS, M. et PADRÓS, P. (1992): *Baetulo, ciudad romana. Museu de Badalona*, Badalona.
- CORDENTE VAQUERO, F. (1992): "La toma de Masada: ejemplo de eficacia de la técnica poliorcética en el ejército romano", *Gerión*, 10, pp. 155-170.
- CORZO SÁNCHEZ, R. (1977): *Osuna, de Pompeyo a Cesar. Excavaciones en la muralla republicana*, Séville.
- (1979): "Arqueología de Osuna", *Archivo Hispalense*, t. 62, nº 189, pp. 117-135.
- CRAWFORD, M. H. (éd.) (1996): *Roman Statutes*, vol. I, Londres.
- DUCREY, P. (1986): "Les fortifications grecques : rôle, fonction, efficacité", P. Leriche et H. Tréziny (éd.), *La fortification dans l'histoire du monde grec*, Paris, pp. 133-142.
- ESCO, C. et SÉNAC, Ph. (1991): "Le peuplement musulman dans le district de Huesca (VIIIe-XIIe s.)", Ph. Sénac (éd.), *La Marche Supérieure d'Al-Andalus et l'Occident Chrétien*, Madrid, pp. 57-61.
- ESCUADERO, J.M., MORENA, J. A., VALLEJO, A. et VENTURA, A. (1999): "Las murallas de Córdoba (el proceso constructivo de los recintos desde la fundación romana hasta la Baja Edad Media)", *Córdoba en la*

- Historia: La construcción de la Urbe (Córdoba 20-23 de mayo, 1997)*, Cordoue, pp. 201-225.
- FERNÁNDEZ OCHOA, C. et MORILLO CERDÁN, A. (1991): "Fortificaciones de época Bajoimperial en Hispania. Una aproximación crítica, I", *CPAUAM*, 18, pp. 227-259.
- (1992): "Fortificaciones de época Bajoimperial en Hispania. Una aproximación crítica, II", *CPAUAM*, 19, pp. 319-360.
- (2002): "Entre el prestigio y la defensa: la problemática estratégico-defensiva de las murallas tardorromanas en Hispania", A. Morillo (dir.), *Arqueología militar romana en Hispania*, Anejos de *Gladius* 5, Madrid, pp. 577-589.
- FERNÁNDEZ OCHOA, C. et ZARZALEJOS PRIETO, M. (1992): "Excavaciones en la antigua *Sisapo*", *RevArq*, 132, pp. 20-31.
- (2003): "Minería y estrategias de poblamiento en el sector central de la Sierra Morena", A. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los Escipiones a Augusto*, Madrid-León, pp. 253-272.
- FERNÁNDEZ OCHOA, C., ZARZALEJOS PRIETO, M., HEVIA GÓMEZ, P. et ESTEBAN BORRAJO, G. (1994): *Sisapo I. Excavaciones arqueológicas en "La Bienvenida" Almodóvar del Campo (Ciudad Real)*, Tolède.
- GABALDÓN MARTÍNEZ, M^a (2004): *Ritos de armas en la Edad del Hierro. Armamento y lugares de culto en el antiguo Mediterráneo y el mundo celta*, Anejos de *Gladius* 7, Madrid.
- GARCÍA DÍEZ, F. (2002): "Las catapultas de Azaila (Teruel)", A. Morillo (dir.), *Arqueología militar romana en Hispania*, Anejos de *Gladius* 5, Madrid, pp. 293-302.
- GORGUES, A. (2005): *Economie et société dans le nord-est du monde ibérique et ses marges (250/25 av. J.-C.)*, thèse inédite, Université de Toulouse-Le Mirail.
- GRACIA ALONSO, F. (1997): "L'artillerie romaine et les fortifications ibériques dans la conquête du Nord-Est de la péninsule ibérique", M. Feugère (éd.), *L'équipement militaire et l'armement de la république (IVe-ler s. av. J.-C.)*, *JRMES* 8, pp. 201-231.
- (2000): "Análisis táctico de las fortificaciones ibéricas", *Gladius*, 20, pp. 131-170.
- (2001): "Sobre fortificaciones ibéricas. El problema de la divergencia respecto al pensamiento único", *Gladius*, 21, pp. 155-166.
- (2003): *La guerra en la Protohistoria. Héroes, nobles, mercenarios y campesinos*, Barcelone.
- (2006): "Las fortificaciones ibéricas: análisis poliorcético y concepto de empleo táctico en la guerra de sitio", A. Oliver Foix (dir.), *Arquitectura defensiva: la protección de la población y del territorio en época ibérica*, Castellón, pp. 63-122.
- GRÜNHAGEN, W. (1982): "Cronología de la muralla de Munigua", *Homenaje a Sáenz de Buruaga*, Badajoz, pp. 315-328.
- GUIPART I DURAN, J. (1994): "Un programa de fundacions urbanes a la Hispania Citerior del principi del segle I a. C.", *La ciudad en el mundo romano*, vol. 1, Tarragone, pp. 205-213.
- (2006): "Iluro, Baetulo, Ilesso and the establishment of Roman town model in Catalunya", L. Abad Casal, S. Keay et S. Ramallo Asensio (éd.), *Early Roman Towns in Hispania Tarraconensis*, *JRA Suppl.* 62, Portsmouth, Rhode Island, pp. 51-61.
- GUIPART, J. et PERA, J. (1995): "En torno al urbanización romana en el interior de la actual Cataluña. La arqueología de Ilesso (Guissona, Lérida)", *1º Congreso de Arqueología peninsular*, 5, Porto, pp. 339-349.
- HAUSCHILD, Th. (1993): "Traditionen römischer Stadtbefestigungen der Hispania", *Hispania antiqua. Denkmäler der Römerzeit*, Mayence, pp. 217-231.
- (1994): "Murallas de Hispania en el contexto de las fortificaciones del área occidental del Imperio romano", *La ciudad en el mundo romano*, vol. 1, Tarragone, pp. 223-232.
- HOURCADE, D. (2003): "Les murailles des villes romaines de l'Hispanie républicaine et augustéenne: enceintes ou fortifications du territoire urbain?", A. Morillo, F. Cadiou et D. Hourcade (éd.), *Defensa y territorio en Hispania de los escipiones a Augusto*, Madrid-León, pp. 297-324.
- JIMENO, A., REVILLA, M. L., DE LA TORRE, J. I., BERZOSA, R. et MARTÍNEZ, J. P. (2002): *Numancia. Guía del yacimiento*, Soria.
- JOHNSON, S. (1983): *Late roman fortifications*, Londres.
- JUSUÉ SIMONENA, C. (1984): "Recinto amurallado de la ciudad de Olite", *TArqNav*, 4, pp. 227-247.
- KRAUSZ, S. (2006-2007): "La topographie et les fortifications celtiques de l'oppidum biturige de Châteaumeillant - Mediolanum (Cher)", *RACF*, 45-46, mis en ligne le 08 avril 2008. URL: <http://racf.revues.org/index632.html>.
- (2007): "Les remparts celtiques du centre de la France", L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del hierro. Las murallas protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*, Bibliotheca Archaeologica Hispana 28, Madrid, pp. 135-147.
- MAR, R. et J. RUIZ DE ARBULO (1993): *Ampurias romana. Historia, Arquitectura y Arqueología*, Sabadell.
- MARSDEN, E. W. (1969): *Greek and Roman Artillery. Historical Development*, Londres.
- (1971): *Greek and Roman Artillery. Technical treatises*, Londres.
- MARTÍN-BUENO, M. (1975): *Bilbilis, estudio histórico-arqueológico*, Saragosse.
- (1982): "Nuevos datos para los enterramientos rituales en la muralla de Bilbilis (Calatayud, Zaragoza)", *Bajo Aragón, Prehistoria*, IV, Caspe, Saragosse, pp. 96-105.
- (1987): "Los Recintos augusteos en Hispania", *Les Enceintes augustéennes dans l'Occident romain (France, Italie, Espagne, Afrique du Nord)*, Nîmes, pp. 107-124.
- (2000): *Bilbilis Augusta*, Saragosse.
- MARTÍN-BUENO, M. et SÁENZ PRECIADO, J. C. (2001-2002): "La insula I de Bilbilis (Calatayud-Zaragoza)", *Salduie*, 2, pp. 127-158.
- (2003): "El Barrio de las Termas de Bilbilis: Insula I, Domus 3 y 4", *Salduie*, 3, pp. 355-362.
- (2005): *Bilbilis. Calatayud*, Saragosse.
- MARTÍN-BUENO, M., SÁENZ PRECIADO, J. C. et URIBE AGUDO, P. (2004): "Excavaciones arqueológicas en Bilbilis (Calatayud-Zaragoza): Informe preliminar de la campaña de 2003", *Salduie*, 4, pp. 473-487.
- (2005): "*Municipium Augusta Bilbilis* (Calatayud-Zaragoza): Informe preliminar de la XXXIII campaña de excavaciones (2004)", *Salduie*, 5, pp. 343-354.
- MARTÍN MENÉNDEZ, A. et GARCÍA ROSELLÓ, J. (2002): "La romanización en el territorio de los Layetanos y la fundación de la ciudad romana de Iluro (Hispania Tarraconensis)", J. L. Jiménez Salvador et A. Ribera i Lacomba (éd.), *Valencia y las primeras ciudades romanas de Hispania*, Grandes temas arqueológicos 3, Valence, pp. 195-204.
- MOLINA MAHEDERO, J. A. (2005): "Nuevos datos sobre el lienzo septentrional de la muralla de Córdoba", *Rómula*, 4, pp. 99-114.
- MORALES HERNÁNDEZ, F. (2005): "Los campamentos y

- fuerter romanos del asedio de Numancia", C. Pérez-González et E. Illarregui (éd.), *Arqueología militar romana en Europa*, Salamanca, pp. 251-258.
- MORET, P. (1996): *Les fortifications ibériques de la fin de l'Âge du Bronze à la conquête romaine*, CCV 56, Madrid.
- (2001): "Del buen uso de las murallas ibéricas", *Gladius*, 21, pp. 137-144.
- NOLLA, J. M. (1988): "Gerunda : dels orígens a la fi del món antic", *Fonaments*, 7, pp. 69-108.
- (2006): "The integration of NE Iberian communities and consolidation of the urban phenomenon", L. Abad Casal, S. Keay et S. Ramallo Asensio (éd.), *Early Roman Towns in Hispania Tarraconensis*, JRA Suppl. 62, Portsmouth, Rhode Island, pp. 44-50.
- NONY, Cl.-J. (1969): "Une nouvelle interprétation des bronzes d'Azaila", *MCV*, 5, pp. 5-26.
- OLESTI-VILA, O. (2006): "El control de los territorios del Nordeste Peninsular (218-100 a.C.): un modelo a debate", T. Naco et I. Arrayás (éd.), *War and Territory in the Roman World*, BAR International Series 1530, Oxford, pp. 119-148.
- PAYÀ X., PUIG, F. et REYES, T. (1994): "Primeres datacions dels nivells fundacionals d'Aeso", *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 4, pp. 151-172.
- PESEZ, J.-M. et F. PIPONNIER (1988): "Traces matérielles de la guerre sur un site archéologique", A. Bazzana (éd.), *Castrum 3. Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Madrid-Rome, pp. 11-16.
- PFANNER, M. (1990): "Modelle Römischer Stadtentwicklung am beispiel hispaniens und der westlichen provinzen", in: *Stadtbild und Ideologie*, Munich, pp. 59-120.
- PINA POLO, F. et ZANIER, W. (2006): "Glandes inscriptae procedentes de la Hispania Ulterior", *AEspA*, 79, pp. 29-50.
- PRAG, J. R. W. (2007): "Auxilia and Gymnasia : A Sicilian Model of Roman Imperialism", *JRS*, 97, pp. 68-100.
- QUESADA SANZ, F. (2001): "Entorno al análisis táctico de las fortificaciones ibéricas. Algunos puntos de vista alternativos", *Gladius*, 21, pp. 145-154.
- (2007): "Asedio, sitio, asalto... aspectos prácticos de la poliorcética en la Iberia prerromana", L. Berrocal-Rangel et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del hierro. Las murallas protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*, Bibliotheca Archaeologica Hispana 28, Madrid, pp. 75-98.
- RAMOS AGUIRRE, M. (1987): "Cuestiones sobre las fortificaciones romanas de Olite", *I Congreso General de Historia de Navarra, 2, Príncipe de Viana, Anejo 7*, Pampelune, pp. 577-580.
- REDDÉ, M. (2003): *Alésia. L'archéologie face à l'imaginaire*, Errance, Paris.
- REDDÉ, M. et VON SCHNURBEIN, S. dir. (2001): *Alésia. Fouilles et recherches franco-allemandes sur les travaux militaires romains autour du mont Auxois (1991-1997)*, Mémoire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Paris.
- RIBERA I LACOMBA, A. et CALVO GÁLVEZ, M. (1995): "La primera evidencia arqueológica de la destrucción de Valentia por Pompeyo", *JRA*, 8, pp. 19-40.
- RIBERA I LACOMBA, A. et MARÍN, C. (2004-2005): "Las cerámicas del nivel de destrucción de Valentia (75 a.C.) y el final de Azaila", *Kalathos*, 22-23, pp. 271-300.
- RICHMOND, I. A., *Roman artillery*, Oxford, 1945.
- ROMEO MARUGÁN, F. (1995): "El asedio y toma de Sagunto según Tito Livio XXI. Comentarios sobre aspectos técnicos y estratégicos", *Gerión*, 13, pp. 241-274.
- (2004): "Reflexiones sobre el asedio de la ciudad ibérica del Cabezo de Alcalá de Azaila", *Boletín del Museo de Zaragoza*, 18, pp. 25-54.
- ROVIRA HORTALA, M. C. (1999): "Las armas-trofeo en la cultura ibérica: pautas de identificación e interpretación", *Gladius*, 19, pp. 13-32.
- RUIZ CECILIA, J. I. et PACHÓN ROMERO, J. A. (2005): "La muralla Engel/Paris y la necrópolis protohistórica de Osuna", *Flollib.*, 16, pp. 383-423.
- SÁEZ ABAD, R. (2003): "La Poliorcética. El éxito asegurado en las operaciones de asedio", *Espacio, Tiempo y Forma*, série II, 16, pp. 19-40.
- (2005): *Artillería y poliorcética en el mundo grecorromano*, Anejos de *Gladius* 8, Madrid.
- (2006): "Un siglo de hallazgos vinculados a la maquinaria bélica en Hispania", A. Morillo (éd.), *Arqueología militar romana en Hispania. II. Producción y abastecimiento en el ámbito militar*, León, pp. 493-502.
- SANMARTÍ, E. et NOLLA, J. M. (1986): "La datation de la partie centrale du rempart méridional d'Emporion (L'Escala, Alt Empordà, Catalogne)", *DAM*, 9, pp. 81-110.
- SAUVAGE, M. (1991): "Le siège des villes fortifiées", *Les Dossiers d'Archéologie*, 160, pp. 56-63.
- SCHULTEN, A. (1927): *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1905-1912*, III, *Die Lager des Scipio*, Munich.
- (1931): *Numantia. Die Ergebnisse der Ausgrabungen 1905-1912*, II, *Die Stadt Numantia*, Munich.
- SÉNAC, Ph. (2000): *La frontière et les hommes, VIII^e-XII^e siècle : le peuplement musulman au nord de l'Èbre et les débuts de la reconquête aragonaise*, Paris.
- TOUBERT, P. (1988): "Introduction", A. Bazzana (éd.), *Castrum 3. Guerre, fortification et habitat dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Madrid-Rome, pp. 7-9.
- TRILLMICH, W. (1990): "Apuntes sobre algunos retratos de bronce de la Hispania Romana", *Los Bronces Romanos en España*, Madrid, pp. 37-50.
- (1997): "El modelo de la metrópoli", *Hispania Romana. Desde tierra de conquista a provincia del Imperio*, Madrid, pp. 131-141.
- UROZ SÁEZ, J. et MÁRQUEZ VILLORA, J. C. (2002): "La puerta norte de Libisosa y su contexto arqueológico", *II Congreso de Historia de Albacete*, I, Albacete, pp. 239-244.
- UROZ SÁEZ, J., MOLINA VIDAL, J., POVEDA NAVARRO, A. et MÁRQUEZ VILLORA, J. C. (2004): "Aproximación al conjunto arqueológico y monumental de Libisosa (Cerro del Castillo, Lezuza, Albacete)", L. Abad Casal et alii, *Investigaciones arqueológicas en Castilla-La Mancha 1996-2002*, Madrid, pp. 181-191.
- UROZ SÁEZ, J., POVEDA NAVARRO, A. et MÁRQUEZ VILLORA, J. C. (2006): "La Puerta Norte de Libisosa. Cronología y Arquitectura", Th. Schattner et F. Valdés Fernández (éd.), *Stadttore (Bautyp und Kunstform). Puertas de ciudades (Tipo arquitectónico y forma artística)*, Tolède – Madrid, pp. 173-184.
- VICENTE, J. D., PUNTER, M^a P. et EZQUERRA, B. (1997): "La catapulta tardo-republicana y otro equipamiento militar de La Caridad (Caminreal, Teruel)", M. Feugère (éd.), *L'équipement militaire et l'armement de la république (Ive-ler s. av. J.-C.)*, JRMES 8, pp. 167-199.
- YADIN, Y. (1967): *Massada, la dernière citadelle d'Israël*, Paris.
- ZARZALEJOS PRIETO, M. et ESTEBAN BORRAJO, G.

- (2007): "La secuencia defensiva de La Bienvenida-Sisapo (Almodóvar del Campo, Ciudad Real). El flanco suroriental de la fortificación", L. Berrocal et P. Moret (éd.), *Paisajes fortificados de la Edad del hierro. Las murallas protohistóricas de la Meseta y la vertiente atlántica en su contexto europeo*, Bibliotheca Archaeologica Hispana, 28, Madrid, pp. 281-303.
- ZARZALEJOS PRIETO, M., FERNÁNDEZ OCHOA, C. et HEVIA GÓMEZ, P. (2004): "El proyecto Sisapo-La Bienvenida (Almodóvar del Campo, Ciudad Real)", L. Abad Casal et alii, *Investigaciones arqueológicas en Castilla-La Mancha 1996-2002*, Madrid, pp. 163-180.
- ZIOLKOWSKI, A. (1993): "*Urbs direpta*, or how the Romans sacked cities", J. Rich et G. Shipley (éd.), *War and Society in the Roman World*, Londres – New York, pp. 69- 91.